SOCIETE SUISSE DES AMERICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE
65-67, Boulevard Carl-Vogt
Genève (Suisse)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1958 IXME ANNÉE No. 15

R O N D O N

par Mauricio Paranhos da Silva.

La mort du maréchal Cândido Mariano da Silva Rondon, survenue le 19 janvier 1958, a profondément affligé la Société suisse des Américanistes qui, le 1er mars 1950, l'avait nommé Membre d'Honneur dans les termes suivants :

"Votre vie publique, toute de clarté et de désintéressement, vos travaux ethnologiques qui ont fait connaître au loin ce que sont les Indiens autochtones de votre patrie; votre action humanitaire particulièrement admirable à l'égard des indigènes (nous savons dans quel esprit de totale abnégation elle est accomplie grâce à vos conceptions des rapports qui doivent exister entre ceux qu'on nomme civilisés et les primitifs) sont pour nous, américanistes de Suisse, un exemple que nous voulons souligner et que le monde entier devrait imiter.

"Vous avez accompli, pour que soient à jamais défendus, protégés, respectés, les indigènes du Brésil, une oeuvre admirable.

"Lequel d'entre nous ne désirerait posséder ce titre de "Protecteur des Indiens" qui vous a été si justement conféré. Les ethnologues ne peuvent imaginer une investiture plus élevée à inscrire dans le palmarès de l'histoire de l'humanité américaine."

Cet homme, qui par son action humanitaire et sociale a mérité le titre de Pacificateur et Protecteur des Indiens, était né le 5 mai 1865 à Mimoso, près de Cuiabá, dans l'Etat de Mato Grosso (Brésil). Orphelin de bonne heure, élevé par son grand-père maternel, il fit preuve, dès son plus jeune âge, d'un sérieux précoce, d'une sérénité qu'il devait conserver tout au long de sa vie, face aux événements les plus imprévus. A 16 ans, il obtint le diplôme de maître d'école primaire et, possédé par le besoin de s'instruire

mais dépourvu de ressources, il saisit le seul moyen qui lui permît de satisfaire son ambition: il entra à l'Ecole Militaire. Pour vivre, il s'engagea comme volontaire et mena de front études et obligations de service. En 1890, il était promu lieutenant.

L'Ecole Militaire était alors un des centres intellectuels les plus vivants du Brésil; les idées philosophiques et républicaines, venues d'Europe, influaient sur la formation spirituelle des jeunes officiers et Rondon devait en recevoir l'empreinte. Il n'échappa pas non plus à l'influence que le positivisme exerça sur le Brésil de l'époque.

Sa carrière indigéniste débuta en 1890 lorsque, frais émoulu de l'Ecole Militaire, il fut désigné pour servir dans la mission chargée de construire la ligne télégraphique qui, partant de Cuiabá (Mato Grosso) devait s'avancer vers l'Araguaya. Ce fut son premier contact intime avec les populations indiennes dont il découvrit la misère. Il sentit alors sourdre en lui cet amour, cette compréhension de l'Indien, qui devait décider de sa vocation. La région était en effet habitée par des Indiens qui, depuis longtemps, étaient en lutte constante avec les populations agraires qui envahissaient leurs territoires. La ligne fut construite et des relations pacifiques s'établirent avec les tribus indigènes qui demeurèrent sous la protection de l'armée. Ainsi prirent fin les chocs sanglants qui, depuis un siècle, caractérisaient les rapports entre autochtones et représentants de la civilisation.

En 1898, Rondon fut chargé, cette fois sous sa propre responsabilité, de construire une ligne télégraphique qui relierait Cuiabá aux principales localités proches des frontières bolivienne et paraguayenne. Rondon, non content d'accomplir cette tâche, effectua le relevé géologique et topographique de la région. De plus, il délimita les terres qui restaient aux tribus indiennes et obtint qu'elles leur fussent reconnues en propriété exclusive. Il intervint également contre les bandes armées de certains fermiers qui organisaient de véritables chasses à l'homme. Au cours de ses pérégrinations, il put vérifier que la majorité des Indiens qui travaillaient depuis des années pour les fermiers n'avaient jamais reçu la moindre rétribution; pourtant si les fermes existaient et prospéraient, c'était grâce au travail de ces populations dont la prétendue indolence, la paresse congénitale, n'étaient qu'une légende destinée à justifier leur exploitation. Il intervint énergiquement pour mettre fin à cet état de choses.

Rondon ne donnera toutefois toute sa mesure qu'en 1906, lorsqu'on le chargera d'établir la liaison télégraphique entre Cuiabá et le Territoire de L'Acre nouvellement incorporé au Brésil. Ce fut l'entreprise la plus risquée, la plus audacieuse et la plus importante qui ait jamais été réalisée dans ce pays. Il s'agissait de parcourir plus de 250 lieues de brousse et de désert dans le nord-ouest du Mato Grosso, 300 lieues de forêt vierge amazonienne et d'explorer plus de 500.000 km2 de territoires aux trois-quarts inconnus.

Rondon imposa comme conditions que tous les hommes qui par-

ticiperaient à l'expédition seraient des volontaires sélectionnés par lui et que toutes les tribus rencontrées, connues ou inconnues, seraient placées sous la protection de la Mission qui se chargerait de délimiter leurs territoires et d'en établir les titres de propriété.

Au cours de cette épopée, qui dura huit ans, Rondon posa les bases d'une nouvelle politique à l'égard des Amérindiens et il réalisa une oeuvre gigantesque, au prix d'efforts constants, de sacrifices inouïs, de privations incroyables. En 1914, au terme de sa mission, il avait construit 2.268 km de lignes télégraphiques, dont la plupart à travers des régions inexplorées, il avait procédé au relevé d'un territoire de 518.000 km2, déterminé plus de 200 coordonnées géographiques, inscrit sur la carte 15 fleuves jusqu' alors inconnus et corrigé les indications relatives au cours d'une vingtaine d'autres. Il avait recueilli un matériel considérable pour l'étude géologique, zoologique et botanique de la région ainsi que des informations ethnologiques précieuses sur de nombreuses populations peu connues ou jusqu'alors entièrement ignorées.

Malgré toute l'importance de ce travail scientifique et les richesses vitales qu'il apportait à l'économie du pays, ce fut par ses réalisations indigénistes que la Mission Rondon s'inscrivit en lettres d'or dans l'histoire du Brésil. A une époque où l'Indien était chassé comme une bête fauve, où un éminent juriste-historien croyait pouvoir proclamer à Buenos Aires, dans son cours à l'université, le droit des civilisés à réduire le sauvage par la force, et où un homme de science, l'anthropologue allemand von Ihering, recommandait au Gouvernement brésilien l'extermination systématique de l'Amérindien sylvicole, Rondon prouvait au monde qu'il était possible d'établir des relations pacifiques avec les tribus les plus hostiles, à condition de les traiter humainement. Représentant de l'armée, incarnation de la force par excellence, il fut le premier à proclamer et à appliquer la devise qui devait devenir plus tard celle du Service de Protection des Indiens: "Mourir s'il le faut, mais ne jamais tuer !" Par son calme, par sa sincérité, par son exemple, il réussit à obtenir de ses hommes que cette consigne fut toujours respectée. Il pacifia, par la loyauté et la persuasion, des dizaines de tribus qui ne pouvaient accepter l'invasion de leurs territoires sans réagir, toutes leurs traditions et leurs expériences les incitant à considérer le Blanc comme un ennemi.

On trouvera difficilement dans l'histoire des relations entre les peuples tribaux et les nations civilisées - si on les trouve - une entreprise et une attitude qui puissent être comparées à celles de Rondon. Une nouvelle phase dans la politique indigéniste était née: le "rondonisme"; grâce à lui, l'Indien sylvicole se voyait reconnaître le droit de vivre et la dignité d'homme.

Le 20 juin 1910, Rondon vit se matérialiser le rêve de sa vie: la création du Service de Protection des Indiens, dont la direction lui fut confiée et auquel il consacra son existence. C'était pour lui la possibilité d'entreprendre sur le plan national ce qu'il avait voulu et su réaliser sur une fraction du territoire brésilien. Cet organisme a mérité l'admiration du monde entier et

Paul RIVET

par Eugène PITTARD.

L'américanisme vient de perdre un de ses maîtres les plus connus. Paul Rivet, malade depuis plusieurs mois, s'est éteint brusquement à Paris, âgé de 82 ans, dans l'appartement qui lui avait été concédé au Musée de l'Homme lors de sa création.

Rivet - il était président de l'Union internationale des Sciences anthropologiques et ethnologiques - fut, au début de sa carrière scientifique, assistant à la chaire d'anthropologie du professeur Verneau au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Il débuta tout naturellement par des travaux ressortissant à l'anthropologie physique. Mais très vite attiré par l'ethnographie, il voua à cette science toute sa vie intellectuelle. On ne pourra pas oublier qu'il fut, au travers de bien des difficultés, le fondateur du Musée de l'Homme, un des plus célèbres musées d'ethnographie du monde.

Le séjour qu'il fit en Equateur, attaché comme médecin à la mission chargée de l'étude du méridien terrestre, fut, sans doute, déterminant pour sa carrière d'ethnographe. Celle-ci fut particulièrement active et brillante. De nombreux voyages dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Sud lui assurèrent au cours du temps une place exceptionnelle dans l'ensemble de l'américanisme. Il publia de nombreux mémoires dans les revues consacrées à cette science, notamment dans le Journal des Américanistes de Paris: sur la préhistoire américaine, sur la linguistique, sur la métallurgie précolombienne, sur de nombreux autres chapitres de la civilisation d'avant 1492. Une de ses tâches parmi les plus importantes fut de s'appliquer à découvrir l'origine même des Américains, l'un des problèmes les plus difficiles offerts à la sagacité des anthropologistes et aussi à celle des ethnographes. Il publia un gros volume à ce sujet l'année dernière encore (Les origines de l'Homme américain). Sa dernière publication (dans les Mélanges Pittard), parue il y a quelques semaines seulement, a été consacrée aux Pygmées en Amérique dont l'habitat s'étend au

nord de l'Amazone, englobant une partie de l'Orénoque. On peut dire que c'est là un fait nouveau, d'un intérêt capital pour l'histoire primitive de l'humanité, qui vient s'inscrire dans l'ethnographie américaine. A côté de ses publications sur des sujets particuliers, Rivet, s'adressant au public cultivé, écrivit plusieurs volumes consacrés aux anciennes civilisations du Nouveau Monde.

Il prononça un peu partout dans le monde des conférences. Il était bien connu à Genève où il participa plusieurs fois aux Rencontres Internationales. Chargé l'an dernier d'une mission en Amérique centrale, il revint en France dans un état de santé déficient dont les améliorations ne furent que passagères. Il y a quelques semaines, on le croyait remis sur une bonne voie. Hélas ! toutes les espérances furent brutalement déçues.

Au cours de sa vie, Rivet avait constitué une bibliothèque américaniste considérable, sans doute la plus riche de l'Europe. Que deviendra-t-elle ? Aux savants du monde entier, il aimait montrer "son" musée. Parmi les membres de notre Société, il en est qui, comme étudiants, firent avec moi un séjour à Paris afin de visiter les musées. Ils n'ont pas oublié celle qui fut consacrée au Musée de l'Homme alors que Rivet, du haut de l'escalier principal, les initiait aux richesses ethnographiques dont il avait la garde.

Le souvenir de Paul Rivet, de ses importants travaux, ne pourra jamais s'effacer de la mémoire des américanistes du monde entier. Notre discipline lui doit trop. Plusieurs de ses travaux inciteront pendant longtemps de nouvelles recherches. Je pense au vaste sujet qu'est celui de l'origine même des Américains.

La Société suisse des Américanistes perd en Rivet un de ses amis les plus brillants, membre correspondant depuis 1951. Nous devons, nous, américanistes, à cet homme éminent une reconnaissance de tous les instants pour l'oeuvre considérable qu'il a accomplie avec une inlassable énergie.

****

La Genèse des Collections ethnographiques bâloises.

par Hans DIETSCHY (Bâle)
(traduction Arnold Kohler)

(Cet article a primitivement paru sous le titre "Die Entstehung der völkerkundlichen Sammlung" dans l'ouvrage "Basel, Denkschrift zur Erinnerung an die vor 2000 Jahren erfolgte Gründung der Colonia Raurica", publié sous le patronage du Conseil d'Etat du canton de Bâle-Ville aux Editions Urs Graf, Olten-Bâle-Lausanne, 1957, pp.213-222. Il a été traduit avec l'autorisation de l'auteur ainsi que de l'éditeur, et augmenté de notes par l'auteur).

Elever un monument durable aux peuples en voie de disparition, telle fut la mission que s'assignèrent les deux cousins Paul et Fritz Sarasin quand, revenus à Bâle en 1896 après treize ans d'absence, ils se virent confier la direction des collections ethnographiques "au Musée". C'est aux deux savants - et plus particulièrement à Fritz Sarasin (1859-1942) - que l'on doit le développement magnifique de ces collections, développement qui allait faire du musée de Bâle l'un des plus connus parmi les musées d'ethnographie. Toutefois, parler de développement - si étonnant soit-il - n'est pas remonter aux origines: des collections avaient déjà été réunies, mais sous un autre signe.

S'inspirant de la vieille idée d'évolution, mais sous la forme que lui avait donnée Darwin, les Sarasin entreprirent de découvrir non seulement des animaux mais des hommes subsistant sur des territoires aussi isolés que possible, en vue d'étudier leur adaptation au milieu et, en même temps, de retrouver des "fossiles vivants" - également humains. Depuis lors, le Musée bâlois a pour champ d'activité préféré le monde insulaire de l'Asie méridionale et des mers du Sud: c'est là un héritage des deux Sarasin (1).

Toutefois, quel était donc ce signe sous lequel les premières collections avaient été formées ? Abstraction faite d'une prédilection pour les curiosités exotiques - et il ne faut pas oublier que nos musées modernes sont essentiellement issus des cabinets de curiosités et des galeries d'art privées -, le facteur déterminant fut une attirance vers l'art extra-européen. Si nous songeons que, beaucoup plus tard, il arrivait à Fritz Sarasin d'affirmer que l' "art océanien" ne pouvait, malgré tout, être véritablement tenu pour une manifestation artistique (2), nous sommes frappés de l'attrait inattendu qu'exerça cette forme d'art, un siècle plus tôt, attrait d'autant plus remarquable et "moderne" qu'il s'agissait, au début, de l'art de l'Amérique précolombienne pour lequel les collectionneurs et les amateurs d'aujourd'hui éprouvent de nouveau une certaine prédilection.

Le lecteur pourrait alors être tenté de situer l'origine des collections ethnographiques bâloises au temps des grandes découvertes. Elle n'est toutefois pas aussi ancienne que celle du Musée des

---

(1) Hans Dietschy: Fritz Sarasin, dans: Basler Jahrbuch 1943, p.7-17.
(2) Communication personnelle, entre 1930 et 1940.

Beaux-Arts. Sans doute, les célèbres imprimeurs bâlois de l'époque humaniste ont-ils publié nombre de récits de voyages contemporains et, sans doute aussi, ces récits ont-ils été lus à Bâle même avec intérêt; bien plus tard encore, à la veille de la Révolution française, un Isaac Iselin devait faire paraître son "Histoire de l'Humanité" (1768), fruit de lectures ethnographiques passionnées. Néanmoins, voyager par le livre est une chose, collectionner pour représenter en est une autre, fort différente: de toute façon,rien ne nous est parvenu de ce temps-là. Rien n'est demeuré de ce jeune amérindien - vraisemblablement un Tupi originaire du littoral brésilien - qui avait reçu pour nom de baptême celui du deuxième général des Jésuites et qui, en 1585, fut immatriculé à l'Université de Bâle gratuitement pour cause d'indigence (1). Le manteau de plumes des Toupinambas, l'une des très rares pièces conservées au Musée (2), date apparemment de cette époque; hélas, il se trouvait autrefois à Aarau. Rien n'est resté de ce qu'a pu posséder Samuel Brun, médecin bâlois qui vécut de 1590 à 1668 et dont les "Navigations" en Afrique occidentale furent imprimées en 1624. Rien non plus - si l'on excepte un modèle de navire légué en 1718 - ne nous a été laissé par le pâtissier Nicolas von Kilch qui, vers la fin du XVIIe siècle, connut l'Asie occidentale, méridionale et orientale, l'Afrique et l'Amérique du Sud, ayant été pendant trente-six ans au service des Anglais, des Hollandais, des Danois et même du Grand Mogol.

Entre temps, l'achat en 1661 de la collection Amerbach avait permis à l'Université de jeter les bases d'un "Musée", dans le sens ancien de l'expression, c'est-à-dire une bibliothèque, une galerie de tableaux, un cabinet d'antiquités et un cabinet de médailles. L'ensemble, qui formait un vrai Institut de recherches, fut installé en 1671 au Schlüsselberg, dans la maison "zur Mücke"; il fut complété à partir de 1768 par des collections d'histoire naturelle. Malgré l'existence de cette institution, Jean-Louis Burckhardt, appelé le "Cheik Ibrahim" (1784-1817), orientaliste et africaniste illustre, ne donna rien, lui aussi, à sa ville natale. Tout ce qu'il rassembla, avant tout des manuscrits arabes, revint à l'Angleterre au service de laquelle il travailla jusqu'à sa mort, lamentablement précoce. Pourquoi l'émigré oublia-t-il ainsi ses compatriotes ? Il est probable que son opinion explicite sur le manque d'intérêt des Bâlois pour ce qui n'était pas monnayable joua un rôle en l'occurence. C'est de nos jours seulement que, par le truchement d'un de ses descendants, le Cheik Ibrahim est indirectement venu prendre place parmi les "pères" du Musée: celui-ci est redevable d'une collection hamitique d'Afrique du Nord-Est à la fondation C.L.Burckhardt-Reinhart (3).

La Société des Missions de Bâle fut fondée en 1815, deux ans avant la mort du Cheik Ibrahim. Si ce dernier, fils d'un collectionneur amateur d'art, eût pu être amené par un intérêt d'ordre esthé-

(1) Hans Dietschy: "Um "índio da América"(do Brasil ?) estudante na Universidade da Basiléia, em 1585". Anais do XXXI Congr.Internacional de Americanistas, São Paulo 1955, pp.1109-1110.
(2) Alfred Métraux: "La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani", Paris 1928, p.143.
(3) Führer durch das Museum für Völkerkunde Basel, Sonderaustellung 12.April bis 30.September 1957:"Beduinen aus Nordostafrika".

tique à collectionner pour le Musée de la "Mücke", les missionnaires avaient au moins été effectivement incités à ramener des "trophées" à Bâle. Ainsi s'exprima Joseph Josenhans, troisième inspecteur de la Société, lorsqu'en 1860 il inaugura la nouvelle Maison des Missions. En fait, Christian-Gottlob Barth - l'éditeur du "Calwer Heidenbote" (1) - avait invité les missionnaires à collectionner et son appel avait été entendu. C'est ainsi qu'en 1860 fut installée une salle destinée à accueillir un musée des missions; Josenhans définit alors avec humour le rôle de la maison, celle-là même qui existe encore de nos jours: se remplir d'idoles remises par les païens, mais aussi d'hommes se préparant à devenir missionnaires. Si, avant et après 1860, nombre d'objets, témoins des formes de vie exotiques, prirent le chemin du trésor de la Mission et non du Musée public, celui-ci ne fut pourtant pas entièrement négligé. Il semble bien que, dès le moment où l'activité de la Mission s'orienta vers l'Afrique occidentale (1827) et l'Inde (1834), des objets de ces contrées soient parvenus à la maison "zur Mücke", quoiqu'ils ne soient plus identifiables aujourd'hui: ils font partie de la "vieille réserve" qui, suivant une vague tradition remontant à 1894, aurait commencé d'être constituée "plus de soixante ans auparavant". C'est en 1893 seulement que l'on entreprit pour la première fois de cataloguer chaque objet individuellement (2).

Quels furent les facteurs décisifs qui amenèrent, somme toute fort tôt, la constitution d'une véritable collection ethnographique à Bâle ? Quand on se pose cette question, on en vient donc non seulement à penser aux commerçants bâlois qui, depuis les années 1840, ne cessèrent jamais de collectionner des souvenirs ethnographiques au cours de leurs voyages mais aussi, nous l'avons vu, aux missionnaires. Cependant l'existence de ces facteurs n'apparaît pas immédiatement explicable. L'assez cruel jugement du Cheik Ibrahim sur le caractère de ses concitoyens résonne encore à nos oreilles et lui-même n'a guère prêché d'exemple. Peut-être en serait-il allé autrement s'il avait déployé son activité après l'inauguration, en 1849, de l'édifice de style classique construit à l'Augustinergasse. Cette supposition est évidemment vaine, mais c'est néanmoins un fait que l'existence d'un "cabinet d'ethnographie" au Musée de la rue des Augustins a stimulé le désir de collectionner chez les Bâlois se trouvant en pays lointains. Plus tard, en 1886, quand le manque de locaux se fit sentir, les personnalités responsables - parmi lesquelles on comptait un Jacob Burckhardt - durent constater un recul des concours privés: on remarqua que les dons importants feraient défaut tant qu'il n'y aurait ni place pour les loger, ni spécialiste pour en prendre soin. Il ne faut pas oublier que, cette même année 1886, était inauguré à Berlin, en présence des deux cousins Sarasin, le nouveau Musée d'Ethnographie (Museum für Völkerkunde), création d'Adolphe Bastian (1826-1905), exemple pour le monde entier... Or, à ce moment, le Musée de Bâle en était réduit

---

(1) "Calwer Heidenbote" était le nom du périodique édité par Barth. Cf.W.Schlatter: "Geschichte der Basler Mission 1815-1915", Bâle 1916, vol.1, p.259, en ce qui concerne Josenhans.

(2) Mitteilungen aus der ethnographischen Sammlung der Universität Basel, vol.1, No.1, 1894, préface.

à vivre de dons: dès le début, les rapports annuels déplorent l'absence de toute subvention officielle (1).

Mais revenons-en aux conditions et aux circonstances qui prévalaient à l'époque où naissait la collection ethnographique. Bâle était-elle bien le lieu où semblable collection avait quelque chance d'être constituée ? Quand la Société des Missions fut fondée, on contesta le choix d'une ville sans accès direct à la mer comme siège central d'une telle institution. Sans doute, a-t-il été plus facile à des nations maritimes de créer un musée d'ethnographie. Une fois la Mission de Bâle établie et florissante, une voie se trouvait évidemment ouverte. Si, en 1816, l'anthropologie avait été supprimée du programme des cours pour missionnaires au profit des langues anciennes, l'intérêt pour les questions ethnographiques demeura néanmoins vivant grâce à deux inspecteurs de la Société - Hoffmann jusqu'en 1850, Josenhans ensuite. En 1853, ce dernier vendit au Musée public sa collection d'objets indiens et chinois. Cependant, pour que les rapports entre Bâle et l'outremer devinssent féconds, il fallait encore que certaines conditions fussent réalisées: disposer d'une collection assez importante justifiant une salle d'exposition permanente, disposer aussi d'un homme qui pût s'occuper des pièces de collection avec la compétence requise. A cet égard, la Commission de 1886 vit juste. Le développement du Musée qui se produisit sous le règne des cousins Sarasin confirma d'ailleurs l'exactitude de ces vues.

Que se passa-t-il donc à l'origine ? La collection est fille non de l'humanisme du temps des grandes découvertes, mais du mouvement romantique et néo-humaniste qui joua un rôle particulièrement grand dans la vie intellectuelle bâloise. Cette remarque vaut d'ailleurs de manière générale pour les premiers musées d'ethnographie, parmi lesquels celui de Bâle a sa place. En 1843, un an avant que l'architecte Melchior Berri n'entreprît dans cette ville l'édification du musée qui devait remplacer celui de la maison "zur Mücke", l'historien Gustave Klemm fonda à Dresde un musée ethnographique privé. En 1847, le "Cabinet ethnographique" ou "Cabinet mexicain" fut la première des collections bâloises réunies dans la maison "zur Mücke" à émigrer de l'ancien cloître des Augustins dans le nouvel immeuble: cette installation précéda de deux ans l'inauguration solennelle de l'ensemble du Musée. En fait, on avait voulu que le "Cabinet" pût être présenté comme l'une des plus remarquables curiosités de Bâle aux membres de la Société des "Philologues, Professeurs et Orientalistes allemands" qui, en automne de la même année, tint en cette ville sa dixième assemblée générale (2). Rappelons que c'est précisément devant cette même société, réunie cette fois à Stuttgart, qu'en 1856 le Bâlois Jean-Jacques Bachofen exposa son premier essai sur le matriarcat. En 1841, Christian-Jürgensen Thomsen avait déjà mis sur pied, à Copenhague, le Département d'Ethnographie du Musée royal des Beaux-Arts, le premier musée d'ethnographie du monde; c'est également au cours des

(1) Les rapports se trouvent maintenant dans les Archives de l'Etat de Bâle-Ville. Ils ont servi de base pour cette étude (Erziehungsachen DD8, Antiquarische Sammlung 1842-1893).

(2) Verhandlungen der 10.Versammlung deutscher Philologen, Schulmänner und Orientalisten 1847, Bâle 1848.

années 1840 que la collection de Göttingue fut organisée par les soins de J.J.Blumenbach. C'est en 1868 seulement que Bastian commença de réaliser à Berlin le projet qui devait faire du musée de cette ville un modèle singulièrement admiré.

Quel était le ressort caché qui amena ainsi l'apparition de ce nouveau genre de musée au cours des années 1840 ? L'idée que le développement de l'humanité s'opère en trois étapes n'avait cessé de travailler les esprits depuis le haut-moyen-âge (1), sauf que les rationalistes modernes donnaient une autre signification au "troisième âge", celui du Saint-Esprit, annoncé vers 1200 par Joachim de Flore: pour eux, il s'agissait de l'âge de la raison et de la science positive qui succédait à l'"âge de la métaphysique" - celui de l'humanité adulte -, lui-même précédé de l'"âge de la religion" ou de l'enfance des sociétés. Nous trouvons une conception schématique analogue chez ceux qui constituèrent les premières collections ethnographiques, conception de l'"homme naturel" passant par l'état barbare à l'état civilisé. Elle est parvenue jusqu'à nous, associée à une connotation de progrès ou de décadence suivant qu'a prédominé le rationalisme ou le romantisme. De toute façon, ce que l'on se proposait était de montrer, dans un esprit pédagogique, les étapes par lesquelles avait passé l'humanité.

L'autre idée qui devait être fructueuse pour la science de "la société considérée dans sa pluralité" (2) fut celle du caractère autonome des diverses collectivités humaines qui, toutes,"relevaient directement de Dieu" (3) - pour reprendre une expression de Léopold von Ranke - et demandaient de ce fait à être comparées sur un plan universel afin d'obtenir vraiment une image globale de l'humanité. S'inspirant de la pensée de Herder, Guillaume de Humboldt avait réclamé l'élaboration d'une psychologie collective différentielle (4). Son frère Alexandre (1769-1859) eut le privilège de faire l'expérience directe de cette psychologie dans ses contacts avec les peuples exotiques. Or, Alexandre de Humboldt devait jouer indirectement un rôle dans la genèse des collections ethnographiques bâloises.

Les travaux de construction du musée venaient d'être entrepris quand, incité par cette initiative, un mécène remit le 18 mai 1844 aux autorités universitaires treize caisses contenant " une riche collection d'antiquités mexicaines ainsi que diverses autres curiosités provenant de ces contrées". Ce mécène était Pierre Vischer (1779-1851), fabricant de rubans de soie, non seulement collectionneur de tableaux mais aussi peintre et dessinateur amateur, comme son père également prénommé Pierre et comme son frère Luc. Pierre Vischer le jeune avait été, en 1812, l'un des fondateurs de la Société des Beaux-Arts de Bâle; donnant son appui le plus actif à la galerie des beaux-arts, il fut aussi l'un de ceux qui créèrent, en 1849, la Société auxiliaire du Musée. Cependant,

---

(1) Karl Löwith: "Weltgeschichte und Heilsgeschehen",Zürich-Wien 1953.
(2) die Wissenschaft vom "Volk in der Mehrzahl" (ethnologie).
(3) "unmittelbar zu Gott".
(4) Völkerpsychologie.

ce n'était pas lui mais son frère Luc (1780-1840), artistiquement non moins doué, qui avait laissé à sa mort, survenue quatre ans avant la donation, les treize caisses dont nous venons de parler.

En 1820, des ennuis personnels avaient amené Luc Vischer, alors quadragénaire, à s'expatrier aux Etats-Unis. En 1828, il se rendit au Mexique, pays connu de son temps par les publications d'Alexandre de Humboldt; il y demeura jusqu'en 1837, le parcourant en tous sens et jusqu'en ses parties les plus éloignées. Cependant, les belles plastiques aztèques - terres cuites et sculptures sur pierre - qui sont la gloire de sa collection furent achetées apparemment à Mexico même, à des particuliers établis en ville. Luc Vischer suivit, à la trace peut-on dire, l'architecte hambourgeois Carlos Nebel et le vieux comte J.F.M.de Waldeck qui, à l'instigation d'Alexandre de Humboldt, dessinèrent des sculptures et des édifices mexicains pour les publier sous forme de grandes planches, à la manière de Humboldt. Au moment où les savants européens feuilletaient leurs albums, toute une série de sculptures reproduites par ces deux artistes se trouvaient dans les treize caisses de Luc Vischer, ce dont nul ne se doutait. C'est ainsi que Carlos Nebel dessina sur place, à Mexico, l'impressionnant Xipe, dieu ou prêtre, revêtu d'une peau et qui est aujourd'hui l'un des joyaux de la collection Vischer. Dans la première édition de son "Manuel d'Histoire de l'Art" (Handbuch der Kunstgeschichte), parue en 1842, Franz Kugler se réfère (p.33) à la planche de Nebel et en 1848 encore, Jacob Burckhardt, dans la deuxième édition remaniée qu'il donna de l'ouvrage, ne sait rien dire de plus: pour lui, la sculpture se trouve toujours à Mexico; et pourtant ses exposés complémentaires sur l'art mexicain trahissent l'acuité de regard de ce grand savant.

L'explication de cette ignorance est simple. Quand la collection de son compatriote finit par être déballée et exposée au musée nouvellement construit, Burckhardt se trouvait en voyage, quelque part entre Berlin et Rome; or, à ce moment, la deuxième édition du Manuel de Kugler était à l'impression. En revanche, il est plus singulier que l'identité de la pièce conservée à Bâle et de celle dessinée par Nebel ait échappé à son ancien maître, Jean Georges Müller (1800-1875), spécialiste du Nouveau Testament et de l'histoire des religions, envers lequel Bachofen se sentait également redevable de maintes suggestions. J.G.Müller se préoccupait avant tout du contexte religieux qu'à la différence de Burckhardt, il considérait, suivant Herder et de Wette, comme beaucoup plus important que le contexte politique ou culturel. De toute évidence, cet érudit manquait de sens artistique; néanmoins, il a largement contribué à faire connaître la collection et comprendre ce monde étranger par ses conférences et par son "Histoire des religions primitives de l'Amérique" (Geschichte der amerikanischen Urreligionen - 1855), dont l'idée originelle lui fut inspirée - il l'a dit expressément - par la collection Vischer. Ce fut le premier spécialiste qui, au Musée de Bâle, s'intéressa à des questions d'ethnographie. Ce fut lui qui, en 1847, présenta la collection mexicaine à la Société des Philologues allemands.

En fait, J.G.Müller, pas plus que Bachofen, ne fut jamais

chargé de s'occuper de la collection. L'inventaire en avait été confié au latiniste François-Dorothéus Gerlach, bibliothécaire de l'Université. Depuis 1849, il existait une commission spéciale pour le Département des Antiquités du Musée; les trois sections de ce département - à savoir les médailles et antiquités, la sculpture classique (moulages) et le cabinet d'ethnographie - étaient alors installées au troisième étage du corps de bâtiment principal, à l'extrémité nord-ouest de la galerie de peinture, alors que la bibliothèque occupait toute l'aile nord-ouest, la collection d'histoire naturelle le premier étage du corps principal, l'Institut de physique et de chimie tout le rez-de-chaussée, s'étendant jusque dans l'aile sud-est (1). Le conservateur du Département des Antiquités - et par conséquent du cabinet d'ethnographie - était l'helléniste Guillaume Vischer (1808-1874), qui fut plus tard conseiller d'Etat et, en 1869, appela Nietzsche à Bâle. Müller n'était pas membre de la commission où nous trouvons en revanche Gerlach, puis Guillaume Wackernagel depuis 1852 et Jacob Burckhardt à partir de 1861. Il se peut toutefois que Müller, homme aux connaissances spécialisées, ait imaginé de donner à l'exposition de la salle mexicaine l'aspect d'un temple-pyramide.

Donnons la parole au conseiller d'Etat Vischer lui-même : "Le mode de présentation adopté en 1849 - dit-il - était au premier abord très plaisant mais, en réalité, il était fort peu rationnel: au milieu de la salle se trouvait une pyramide à degrés imitant plus ou moins un téocalli mexicain; sur cette pyramide et contre elle étaient soit posées, soit fixées les pièces archéologiques mexicaines. De ce fait, il était presque impossible de bien voir les objets éloignés et de les débarrasser de la poussière, sans que pour autant on eût quelque garantie contre les vols, d'où la nécessité de ne montrer le cabinet que sous surveillance spéciale et d'en interdire l'accès au public aux heures normales d'ouverture du Musée. En outre, nombre d'objets appartenant à la collection ethnographique qui ne pouvaient simplement pas être exposés dans le cabinet durent, tant bien que mal, trouver place dans l'autre salle, ce qui donnait à celle-ci un aspect extrêmement hétérogène". L'accrochage provisoire, en 1852, du populaire "Lällenkönig" (2) dans le cabinet mexicain fut alors une sorte de revanche ...

Telle a été la genèse des collections ethnographiques du Musée en un temps où Bâle n'était encore qu'une petite ville fortifiée de 30.000 habitants, de surcroît petit Etat citadin qui devait bander toutes ses énergies pour se remettre du coup porté par la sécession de la partie rurale du canton. Bientôt vinrent s'ajouter aux pièces de la collection Josenhans de nouvelles figures des dieux des Indes, présents d'industriels et de commerçants bâlois, en particulier de J.R.Geigy. D'autres objets provenant d'Afrique occidentale y trouvèrent place à leur tour. En 1859, l'at-

(1) Peter Merian, dans: Festschrift zur Einweihung des Museums in Basel am 26.November 1849.

(2) Le mot dialectal "Lällenkönig" - littéralement "le roi-qui-tire-la-langue" - désigne un masque du folklore bâlois.

tention de la Commission des Antiquités se porta sur les découvertes préhistoriques contemporaines, en sorte qu'au cours des dix années qui suivirent la majorité des acquisitions fut constituée par des objets d'époque lacustre. En 1867, l'appartement jusqu'alors occupé par le bibliothécaire se trouva définitivement libéré et l'on put enfin disposer d'un peu plus d'espace. Les collections ethnographiques y furent transportées et mises sous vitrines. Néanmoins, l'exiguïté des locaux continuait de poser un problème des plus sérieux, aussi J.J.Bernoulli, historien et successeur du conseiller d'Etat Vischer, mort en 1874, n'hésita-t-il pas un instant à préconiser le don des objets lacustres à Louis Rütimeyer, autrement dit de les joindre aux collections d'histoire naturelle et de se débarrasser du cabinet d'ethnographie. Jacob Burckhardt prit la défense de cette discipline: On ne pouvait blesser les donateurs; mais il fallait évidemment plus de place "car - ajoutait-il - nous devons nous procurer plus de moulages" (1). Heureusement, le laboratoire de Schönbein, installé au rez-de-chaussée, fut évacué en 1876, ce qui permit d'y transférer, l'année suivante, l'ethnographie et la préhistoire.

En 1878, Gustave Bernoulli (né en 1834), médecin et naturaliste, frère de Jean-Jacques Bernoulli dont il vient d'être parlé, mourait à San Francisco alors qu'il rentrait au pays. Après Vischer, c'est à lui que le Musée d'Ethnographie doit les plus précieuses de ses pièces, les célèbres "Panneaux de bois" des Mayas de Tikal (Guatemala septentrional). Jacob Burckhardt souligna le caractère remarquable de la sculpture, dont le langage lui était familier grâce à sa collaboration au Manuel de Kugler,et il insista sur la rareté d'une telle oeuvre. En raison du manque de place, on ne pouvait les exposer; en revanche, des moulages furent exécutés à l'intention des deux savants français de Rosny et de Charnay, spécialistes de la civilisation maya, et un autre pour Bastian, après une correspondance qui dura de 1880 à 1882 et par laquelle ce dernier s'efforça vainement d'obtenir ces fameux panneaux pour le musée de Berlin.

L'année 1887 marque le début de la période d'épanouissement que nous avons déjà évoquée. La collection cinghalaise réunie par les Sarasin entre au Musée de Bâle de même que la collection océanienne de J.R.et K.Geigy. En 1888, un expert en ethnographie est, pour la première fois, attaché à la Commission des Antiquités : c'est le géographe Rodolphe Hotz (1852-1917) qui est choisi après que des recherches eussent été faites pour trouver l'homme compétent. Toutefois, les jours de cette commission étaient comptés. En 1894, le Musée historique ouvre ses portes dans l'ancienne église des Franciscains (Barfüsserkirche) et, en 1896, la bibliothèque universitaire s'installe dans son propre immeuble. Signe des temps, on avait tout d'abord voulu rattacher la section d'ethnographie - la seule du Département des Antiquités qui fut restée

---

(1) c'est-à-dire des moulages de sculptures gréco-romaines ! "Protokoll der Commission der Antiquarischen Sammlung 1850-1893", se trouvant aux Archives du Musée d'Histoire de Bâle, Al.

"au Musée" - au Département d'Histoire naturelle, tout en la plaçant sous la responsabilité particulière de Rodolphe Hotz. Cependant, en 1893, on créa une commission spéciale pour les collections ethnographiques: elle comptait parmi ses membres Jules Kollmann, l'impulsif anatomiste, le docteur Léopold Rütimeyer (1856-1932), fidèle ami des cousins Sarasin. Hotz fut nommé conservateur, tandis que le jeune Léo Frobenius (1873-1938) - venu à Bâle où avait jadis vécu son ancêtre, l'imprimeur des humanistes - était temporairement chargé des travaux de catalogage. On édita deux cahiers de "Communications" (Mitteilungen). C'est alors que les cousins Sarasin, revenus de lointains voyages, firent leur apparition. En 1892, Fritz Sarasin, élu président de la Commission, prit avec compétence et autorité la direction du mouvement de rénovation et de progrès qu'il a marqué de sa griffe et auquel il faut associer les noms de son cousin Paul, de Léopold Rütimeyer, du folkloriste Edouard Hoffmann-Krayer (1864-1936) et de Félix Speiser (1880-1949), lequel fut aussi le premier professeur d'ethnographie à l'université.

Voici notre tâche achevée. Félix Speiser a excellemment esquissé l'histoire du Musée d'Ethnographie de 1893 à 1942, quand il prit la succession de Fritz Sarasin (1). Ce que nous nous étions proposé, c'était de jeter un regard sur les temps anciens, beaucoup trop mal connus et que l'extraordinaire développement intervenu au cours des dernières décennies fait facilement oublier. Ces temps furent ceux où les efforts s'inspiraient d'une conception universelle de l'homme et c'est pourquoi nous nous sentons encore leurs héritiers. Aspice - dit Virgile -, aspice et extremis domitum cultoribus orbem.

---

(1) Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, Vol.LIV, Bâle 1943, pp.265-280.

****

Amélie de Beauharnais, impératrice du Brésil.

par Marg. PARANHOS da SILVA.

Lorsque, le 31 juillet 1812, naquit à Rome la petite princesse Amélie de Beauharnais-Wittelsbach, les astres ne devaient pas être favorables car sa destinée comporta une large part de souffrance et d'amertume.

Son père, Eugène de Beauharnais, avait épousé en 1806 la fille de Maximilien Ier, roi de Bavière, dont Napoléon devait dire qu'elle était "la femme la plus belle et la plus vertueuse de son temps". Vice-roi d'Italie à 24 ans, héros de la campagne de Russie, doué d'un grand bon sens et d'exceptionnelles qualités de courage et de bravoure, Eugène de Beauharnais vit, avec la chute de Napoléon, se démanteler le royaume qu'il avait entièrement réorganisé. Il se retira à la cour du roi de Bavière, son beau-père, qui le fit duc de Leuchtenberg.

La petite Amélie, trop jeune encore, ne réalisa pas ce que représentait pour ses parents la fin de la grande et rapide aventure napoléonienne; elle n'avait que onze ans lorsque son père mourut, enlevé à 44 ans par une attaque d'apoplexie. Sa grand'mère Joséphine de Beauharnais lui légua son tempérament ardent et tendre, affectueux et dominateur. De son grand-père paternel, elle tint la générosité, la sagesse et la libéralité, qualités que le vicomte de Beauharnais "réunissait à un degré admirable". De son père, elle hérita le bon sens, le caractère droit et surtout l'indomptable courage qui devait lui permettre, à 17 ans, de s'embarquer pour un pays inconnu afin de partager la couronne d'un prince turbulent dont la réputation n'était pas des meilleures. Sa subtilité et sa dignité rappelaient Maximilien Ier, son grand-père maternel. Enfin, de sa mère, elle reçut une exceptionnelle beauté et un immense pouvoir d'attraction personnelle.

Elle avait à peine dépassé sa seizième année lorsque les convenances dynastiques et la renommée de sa beauté la firent l'objet des négociations des représentants de Dom Pedro Ier, empereur du Brésil, veuf de Léopoldine de Habsbourg, dont les nouvelles prétentions matrimoniales avaient déjà été repoussées par plusieurs familles régnantes. Elles se heurtaient en effet à la sourde opposition de Metternich que plusieurs raisons politiques poussaient à empêcher le remariage de l'ex-gendre de François Ier. En premier lieu, si de la seconde union naissaient des fils, ils auraient droit à la succession des trônes de Portugal et du Brésil, après le petit prince D.Pedro de Alcântara, unique enfant mâle de Léopoldine, qui n'avait que trois ans et dont on ne pouvait augurer de l'avenir. Un autre motif, aussi fort, avait surtout impressionné les cours d'Europe: Dom Pedro Ier s'était révélé un souverain libéral; non seulement il avait octroyé à son pays une charte constitutionnelle mais il avait érigé en raisons d'Etat les dogmes de la Révolution française. D'autre part, les aventures amoureuses du jeune souverain - que les journaux européens, sous l'action de Metternich, ne se privaient pas de commenter - ne laissaient pas d'inquiéter les jeunes princesses à marier.

Découragé , le représentant de Dom Pedro, le marquis de Barbacena, "suspectant une entente pour qu'il n'ait plus de fils", lui conseillait de suspendre les démarches pour quelque temps lorsqu'un diplomate brésilien, résidant à Paris, pensa aux filles d'Eugène de Beauharnais et consulta la soeur de ce dernier, la reine Hortense, qui vivait en Italie sous le titre de duchesse de Saint-Leu. Le choix porta sur la plus jeune des trois soeurs, Amélie de Leuchtenberg, qui remplissait, à tous les titres, les conditions imposées. De plus, les négociations pouvaient être menées à l'insu de Metternich, la famille de la princesse étant, par tradition, ennemie de l'empereur d'Autriche.

La jeune fille demanda quelques jours de réflexion. Cette adolescente de 17 ans, troublée par la perspective de ceindre une couronne impériale mais hésitant à l'idée de confier sa vie à un prince dont la réputation n'était pas très flatteuse, examina et soupesa la proposition avec sérénité et sagesse. Après quatre jours, elle décida de l'accepter. A une condition: que Dom Pedro restitue ou fasse restituer à son frère le titre qui appartenait à son père.

Le marquis de Barbacena se trouvait alors à Londres, auprès de la jeune reine de Portugal, Maria da Glória, fille aînée de Dom Pedro Ier, confiée à ses soins. En 1826, l'empereur du Brésil était devenu l'héritier du trône de Portugal et il avait abdiqué en faveur de sa fille, mais celle-ci, en route pour le Portugal, avait dû se réfugier en Angleterre, son oncle Dom Miguel s'étant entre temps emparé de la couronne. Le marquis ne pouvant s'absenter de Londres, il fut convenu que la duchesse de Leuchtenberg enverrait son plénipotentiaire en Angleterre. Dès son arrivée, le 30 mai 1829, à Canterbury près de Londres, fut signé le contrat nuptial. Lorsque la nouvelle fut connue, les intrigues redoublèrent et Metternich mit tout en oeuvre, en vain, pour rompre les fiançailles.

Quand Dom Pedro reçut le portrait de la jeune et jolie princesse, il fut ravi. Le visage d'un doux ovale, la bouche petite, les beaux yeux bleus, légèrement en amande, qui semblaient déjà le regarder avec tendresse, tout l'enchanta. A tel point que, semble-t-il, le jeune monarque changea de vie dès sa réception. Il renvoya notamment la marquise de Santos dont il subissait l'influence depuis sept ans, il "ne dormit plus hors de sa maison et fit ses visites toujours accompagné".

Le mariage fut célébré le 2 août 1829, à Munich, par procuration. Bien que l'empereur ait ordonné que rien ne soit épargné pour le faste de la cérémonie, la princesse avait demandé que le mariage soit réalisé avec simplicité et que ce qui aurait été dépensé en fêtes et en luxe éphémère soit distribué à des fiancées pauvres. Le marquis de Barbacena, comptant largement ce qu'aurait coûté une fête grandiose, en consacra le montant à une fondation qui devait doter, le 2 août de chaque année, deux jeunes filles choisies par le chef de la famille de Leuchtenberg.

Le jour suivant, la jeune impératrice et sa suite quittait Munich. Son frère aîné,Auguste de Leuchtenberg, l'accompagnait, invité par Dom Pedro à se rendre au Brésil où il recevrait le titre

d'altesse impériale. Le cortège passa par Augsbourg où l'attendait la reine Hortense, venue d'Arenenberg, qui l'accompagna jusqu'à Ulm. Puis ce fut Ostende, Portsmouth, et l'embarquement à bord de trois frégates brésiliennes, "l'Impératrice", "l'Isabelle" et la "Marie-Isabelle". Quelques heures plus tard, Dona Amélia accueillait sa jeune belle-fille, Maria da Glória, reine-enfant de onze ans, qu'elle devait ramener avec elle au Brésil.

Le 30 août, les frégates levaient l'ancre et la nouvelle impératrice commençait la longue traversée de l'Atlantique, au cours de laquelle, pendant un mois et demi, elle pourrait rêver de celui à qui elle avait uni son destin. Comme toutes les jeunes filles, elle avait nourri un rêve au plus profond d'elle-même. Que serait cet époux, dont chaque jour la rapprochait, et qu'elle connaissait seulement par la miniature cerclée de diamants qu'il lui avait envoyée ? Avec l'ardeur de ses 17 ans, elle se sentait fortement attirée par ce prince altier, au port martial, à l'oeil pénétrant, dans toute la splendeur de ses 31 ans. Mais que lui réservait le destin ? Et comment serait ce pays si lointain, dont on lui avait conté tant de merveilles ?

Ce pays était en fête. Le peuple brésilien attendait dans l'enthousiasme la venue de sa nouvelle et gentille souveraine. Les poètes chantaient en vers leurs espérances et louaient les charmes de la princesse. On apprit à Rio de Janeiro que sa couleur préférée était le rose et, en peu de temps, il n'y eut plus dans les boutiques le moindre morceau d'étoffe ou le plus petit bout de ruban de cette teinte. L'allégresse était générale et les soucis de l'heure étaient oubliés dans la joie des préparatifs de la réception qui devait être grandiose.

A bord, l'impératrice prenait des leçons de portugais et son accent amusait fort Maria da Glória qui s'était prise d'emblée d'une grande affection pour sa jeune belle-mère. La vie en mer les avait beaucoup rapprochées et Dona Amélia donnait déjà toute sa tendresse à cette petite fille qui, oubliant sa haute position, jouait comme une enfant, heureuse de revoir bientôt son père qu'elle adorait. Le prince Auguste était charmé par cette petite reine qui savait déjà si bien, quand il le fallait, soutenir avec aisance la dignité d'une femme faite pour régner.

Le 14 octobre 1829, les frégates doublèrent le Cabo Frio et entrèrent bientôt dans la Baie de Guanabara. Le jour de l'arrivée, quand l'impératrice quitta sa cabine, dans une robe de gaze toute piquée de petites roses entr'ouvertes, elle était éblouissante. Sur le pont, attendant la barque qui devait amener l'empereur, elle ne pouvait détacher ses yeux de l'endroit où il allait apparaître. Elle maudissait l'étiquette qui l'empêchait de se précipiter à la rambarde, comme les autres, pour le voir plus tôt. Mais quand Dom Pedro, en deux sauts, gagna le pont, elle trembla de joie. C'était bien là le prince que son coeur attendait... Le premier instant d'émotion passé, encore frémissante, elle fit à son impérial époux sa plus gracieuse révérence. Dom Pedro, ébloui, ému et troublé à l'extrême, perdit presque les sentiments en lui baisant respectueusement la main.

Ils formaient un couple parfait: Dom Pedro, brun, grand, bien découplé, Dona Amélia plus petite, mince et blonde, irradiante de santé et de jeunesse. Dès le premier instant, leurs deux coeurs se rejoignirent. Plus jamais, l'impénitent Don Juan qu'avait été l'empereur ne ferait parler de lui. Avec l'adorable jeune fille qu'on lui avait choisie comme seconde épouse, il devait se montrer totalement différent de l'homme qu'il avait été avec la malheureuse Léopoldine de Habsbourg.

Le protocole empêchait l'empereur de demeurer à bord, mais il était nuit noire quand il se décida à retourner à terre. Le lendemain, 17 octobre, en grand uniforme, il revenait chercher l'impératrice que toute la population attendait, massée sur les quais. Follement acclamée, la nouvelle souveraine conquit d'emblée tous les coeurs par son doux sourire et sa radieuse beauté. Toute la cour était là, en grand apparat, formant un ensemble d'un faste incomparable, où, parmi les uniformes de gala, les brocarts et les dentelles, dominait le rose, sa couleur préférée. Bien qu'accoutumée aux fêtes somptueuses des cours européennes, elle s'émerveilla devant la splendide réception que lui firent les Brésiliens. Au milieu du peuple enthousiasmé, le cortège se forma et gagna lentement la chapelle impériale où l'archevêque de Rio devait donner la bénédiction nuptiale au nouveau couple.

A travers une ville toute fleurie et décorée, où les arcs de triomphe célébraient leurs louanges, les souverains se rendirent ensuite au palais où eut lieu le premier contact de Dona Amélia avec les trois plus jeunes filles de son époux et avec le petit prince héritier. Dès le premier instant, le coeur de la douce et fragile princesse, encore presque une enfant elle-même, déborda d'affection pour ces petits qui avaient si tôt perdu leur mère.

Le jour du mariage, Dom Pedro remit à sa jeune épouse un somptueux bijou clouté de diamants, la grand'croix de l'Ordre de la Rose qu'il venait de créer, rappelant la fleur préférée de son inspiratrice, délicat hommage à la délicieuse princesse qui lui avait pris le coeur.

Lorsque les fêtes et les réjouissances furent passées, l'atmosphère bourgeoise du palais de São Cristovão étonna l'aristocratique princesse de Leuchtenberg. Habituée aux cours européennes où le cérémonial était sévère, le laisser-aller régnant au palais impérial de Rio l'impressionna vivement. Avec sa personnalité bien marquée, elle imposa vite, avec habileté, une étiquette plus stricte; en outre, elle fit adopter le français comme langue officielle. Elle se montra une véritable mère pour les enfants de son mari, son coeur tendre et aimant leur voua une immense affection qu'ils payèrent de retour, l'appelant leur "douce maman".

La situation politique du pays n'était pas brillante. Dom Pedro Ier se voyait obligé de lutter contre une impopularité croissante, à côté de mille difficultés d'ordre politique et financier. D'autre part, il était profondément tourmenté par les événements de Portugal. Dona Amélia, épouse idéale et mère parfaite, voulut aussi remplir son rôle de reine. Arrivée au Brésil alors que le

prestige de l'empereur déclinait déjà d'une manière alarmante, elle sut, par ses conseils de modération, tempérer l'impétuosité native de son époux et il n'est pas exagéré de dire qu'elle fut, pour quelque temps, le soutien du trône brésilien. Beaucoup d'événements agitèrent le règne de Dom Pedro Ier. La guerre d'indépendance avait fortement préoccupé les esprits et le prestige des Portugais qui n'avaient pu s'adapter au nouvel état de choses était toujours grand; il fallait combattre les rebellions et l'anarchie découlant de la diversité ou de l'antagonisme des opinions.

L'impératrice, guidée par le marquis de Barbacena, réussit à faire exiler deux confidents de l'empereur, intrigants et mauvais conseillers, et à convaincre Dom Pedro de former un ministère composé seulement de Brésiliens natifs. Cette mesure apaisa pour un temps les esprits. Mais la nouvelle de la chute de Charles X qui, en trois jours à peine, avait été destitué par le peuple de Paris, fut accueillie au Brésil,en décembre 1830, avec enthousiasme. En outre, Dom Pedro, après une violente altercation, renvoya le marquis de Barbacena qui s'était montré jusque là le meilleur ami du couple impérial et qui devint ainsi, malgré tous les efforts de Dona Amélia, le plus dangereux de ses ennemis. Malgré le calme apparent, le mécontentement allait grandissant et l'opposition se concentrait contre Dom Pedro dont le principal défaut était d'être né portugais.

La situation empira rapidement. Le 7 avril 1831, l'empereur, ne voulant pas recourir à la force pour réprimer le soulèvement du peuple, se résolut à abdiquer en faveur de son fils, D.Pedro de Alcântara, alors âgé d'un peu plus de cinq ans.

Le couple impérial décida de quitter le palais la même nuit et demanda asile au navire anglais "Warspite" ancré dans le port. Pendant que les servantes couraient de tous côtés, l'impératrice en larmes écrivit une longue lettre d'adieu au petit empereur, poème d'amour et de tendresse où la douleur et l'indignation qu'elle ressentait devant l'ingratitude du peuple brésilien laissaient la place à la souffrance qu'elle éprouvait à la pensée d'abandonner le petit prince blond dont l'enfance allait,privée de tendresse, étouffer sous le poids d'une couronne impériale.

Après avoir embrassé une dernière fois les quatre enfants qui dormaient, inconscients du drame qui se déroulait, les souverains embarquèrent, emmenant avec eux la petite reine de Portugal, Maria da Glória. De loin, ils entendaient la multitude acclamant Dom Pedro II comme elle avait acclamé, si peu de temps auparavant, celui qui lui avait donné la liberté, qu'elle avait sacré "Défenseur Perpétuel du Brésil", et qu'elle bannissait maintenant comme indésirable. Le "Warspite" ne devant pas lever l'ancre avant un mois, les souverains passèrent à bord du "Volage" qui resta encore une semaine en rade. Dona Amélia, prostrée dans une apathie profonde, les yeux fixés au loin, se souvenait du jour, encore si proche, de son arrivée. Il y avait à peine un an et demi que, le coeur débordant de joie, elle avait été reçue avec des sourires et des fleurs. Arrivée jeune fille pleine d'illusions, elle repartait, à 19 ans, femme faite, emplie d'amertume et de chagrin. Derrière

l'animation que Dom Pedro feignait d'apporter aux préparatifs du voyage, elle percevait un coeur profondément blessé. Le 13 avril, à l'aube d'une journée radieuse, ils virent à travers leurs yeux pleins de larmes disparaître peu à peu la terre aimée.

Ils arrivèrent le 1er juin à Cherbourg, après une traversée pénible, surtout pour l'impératrice qui était enceinte de plusieurs mois. A Londres, où Dom Pedro prit le titre de duc de Bragance, ils durent se préoccuper de leur situation financière. En Europe les attendait une existence pleine de difficultés et d'angoisse. Depuis longtemps, Dom Pedro vivait dans l'espoir de régler ses comptes avec son frère qui avait usurpé le trône de sa fille. Devant l'accueil plutôt froid réservé par la cour de Saint-James à la cause de la petite reine, et la vie en Angleterre se révélant trop onéreuse malgré des restrictions sévères, l'ex-couple impérial partit pour la France où le roi Louis-Philippe, comme chef libéral, les reçut chaleureusement. Le peuple français, toujours sentimental, acclama en Dom Pedro le père qui, ayant abdiqué en faveur de son fils, parcourait maintenant le monde pour conquérir un appui en faveur de sa fille.

Dona Amélia, heureuse de revoir la France, attendit la naissance de son premier enfant dans une atmosphère à la fois de joie et d'angoisse, Dom Pedro lui ayant promis de ne pas partir à la conquête du trône portugais avant l'événement. Ce fut le 1er décembre 1831 que naquit une petite princesse, Maria-Amélia, dont les souverains français furent les parrains. Et peu de temps après, en janvier, commença pour la jeune mère la longue période pendant laquelle son inflexible et impavide époux allait reconquérir péniblement le trône de Portugal.

Le duc de Bragance avait réussi, avec l'aide des banquiers de la City, à armer quelques navires de guerre qui l'attendaient à Belle-Isle. Courageux et décidé, il partit pour les Açores, à la tête de 7500 hommes, pleins de confiance dans un chef qui les galvanisait à la manière napoléonienne. Ils allaient s'opposer aux 80.000 hommes de Dom Miguel, bien armés et mieux équipés. Le début de la campagne fut heureux: après un débarquement audacieux, la petite armée entrait triomphalement le 9 juillet 1832 dans la ville de Porto.

Pendant ce temps, Dona Amélia, restée à Paris, s'occupait de sa fille et de l'éducation de Maria da Glória. Elle n'oubliait pas les enfants laissés au Brésil et leur envoyait des nouvelles de leur père chaque fois qu'elle le pouvait, accompagnant ses lettres de petits présents. Elle suivait leur vie de loin et s'efforçait de les conseiller dans tout ce qui ne concernait pas les affaires publiques. En janvier 1833, elle eut le chagrin d'apprendre la mort d'une des filles, la jeune Paula, qu'elle avait tendrement soignée.

Cependant la situation s'aggravait pour le duc de Bragance, encerclé à Porto, où sa contagieuse bravoure incitait ses hommes à un stoïcisme héroïque, malgré la famine et le découragement. Tout ravitaillement par mer empêché par un hiver rigoureux qui fermait

la barre, Dom Pedro avait un urgent besoin de secours. Les angoisses du siège réveillèrent dans la jeune ex-impératrice les impulsions de l'atavisme paternel, l'intrépidité et l'énergie du compagnon de Ney à la bataille de la Moskowa. Bien qu'elle eut adopté le principe prudent de "ne pas s'immiscer dans les affaires politiques" elle ne pouvait rester inactive devant le péril qui menaçait le duc de Bragance et ses troupes. Le manque d'argent empêchait la réalisation de tout projet et elle chercha avec une inébranlable constance, servie par une intelligence subtile, à obtenir l'aide de la France et de l'Angleterre. Par ses démarches incessantes, menées avec un tact et une diplomatie dignes d'éloges, elle lutta de toutes ses forces pour trouver argent, soldats, munitions, chevaux, provisions.

Avec l'arrivée du printemps, la situation s'améliora à Porto. Dès que la barre fut ouverte, Dom Pedro réussit à faire entrer dans la ville les secours obtenus par Dona Amélia. Reprenant courage, la petite armée tenta un nouveau coup d'audace, que la chance accompagna. Le 24 juin 1833, elle débarquait en Algarve et, le duc de Bragance en tête, prenait le chemin de Lisbonne où elle entrait en triomphe le 24 juillet. Reçu avec une joie délirante et acclamé par le peuple de Portugal comme le chef légitime de son destin, le premier message de Dom Pedro fut pour la fille d'Eugène de Beauharnais qui pouvait s'enorgueillir d'avoir été parmi les plus efficaces artisans de sa victoire.

Accompagnée de Maria da Glória, la duchesse de Bragance s'embarqua au Havre en septembre. La fin de son séjour en France fut marqué par une certaine froideur de la part de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, due au fait que Dom Pedro avait refusé la main de la reine de Portugal à leur fils, le duc de Nemours. A leur passage en Angleterre, le roi Guillaume IV reçut magnifiquement les deux jeunes femmes; au château de Windsor, où elles logeaient, des hommages exceptionnels leur furent rendus. A leur départ, une escorte d'honneur encadrait le navire qui les emmenait vers le Portugal.

Le 22 septembre 1833, c'était l'entrée dans le Tage. Le fleuve était couvert d'embarcations fleuries. La journée était resplendissante. Quand les batteries de la côte annoncèrent l'approche du navire, Dom Pedro s'élança dans la barque qui devait l'amener auprès des deux êtres qu'il chérissait et dont il était séparé depuis dix-huit mois. La jeune Maria da Glória, avec ses quinze ans presque accomplis, était devenue une gracieuse jeune fille, racée et élégante, au port altier, au teint blanc et délicat. La duchesse de Bragance, radieuse, partagea les jours de gloire qui suivirent, durant lesquels son mari, redevenu Pedro IV de Portugal, recevait au côté de la jeune reine les hommages d'un peuple délirant de joie.

Il semblait que le jour était enfin venu où cette jeune femme de 21 ans pourrait jouir d'une vie calme, au sein d'un foyer heureux. Mais le destin veillait et cette période de joie devait être bien courte. La santé de Dom Pedro était complètement ruinée par les efforts demandés par l'ardue et inégale campagne de reconquête. Les yeux perspicaces de l'épouse avaient perçu en lui un changement subtil, un brillant suspect dans son regard, une animation fébrile qui l'inquiétaient. Absorbé par sa tâche de régent et constamment

obligé de parcourir le royaume pour affermir la paix, il refusait de s'arrêter, de consulter les médecins. Le 26 mai 1834, ce fut finalement la capitulation de D.Miguel. Dom Pedro IV, admirant en soldat le courage des vaincus, décréta une amnistie générale et, en homme de coeur, accorda une pension généreuse à son frère.

Il ne pouvait imaginer que son geste de clémence déchaînerait contre lui la colère populaire. Les Portugais ne comprirent pas sa magnanimité et marquèrent leur désapprobation au cours de manifestations, dont la plus violente eut lieu au théâtre S.Carlos de Lisbonne. Devant les clameurs de haine qui l'accueillaient, Dom Pedro, violemment ému, fut pris d'une quinte de toux convulsive. Portant un mouchoir à sa bouche, il le retira rouge de sang. Le tapage cessa comme par enchantement. Vacillant mais serein, le duc de Bragance ordonna d'une voix rauque à l'orchestre de commencer le spectacle. Dona Amélia avait assisté, terrifiée, à la scène impressionnante. Elle comprit immédiatement les signes de la terrible maladie et l'extension du mal. Déchirée par une peine atroce, elle sentit l'envahir une profonde amertume devant la douleur de son mari qui disait à mi-voix: "Et voilà ma récompense !" Sans doute, le rêve de l'empereur avait-il été réalisé: des deux côtés de l'Atlantique ses enfants régnaient sur deux pays qu'il avait lui-même libérés et dotés de chartes constitutionnelles. Mais pour elle, il n'en restait pas moins que Dom Pedro II et Dona Maria II n'avaient accédé au trône qu'au prix de la vie de son époux.

Le couple se retira au château de Queluz, non loin de Lisbonne, où la douceur du climat améliora pour quelque temps la santé du duc de Bragance. Là, entre son mari et sa fille, Dona Amélia connut pour la première fois les douceurs du foyer. Dom Pedro prenait part avec plaisir aux réunions familiales qu'elle organisait mais il aimait surtout à rester des heures à rêver, les yeux mi-clos, l'écoutant jouer au piano ses airs préférés. Amaigri, le front souvent baigné d'une sueur glacée, ce n'était plus le prince-chevalier de 1829. Si la maladie avait miné son corps, l'ingratitude de ses sujets, brésiliens et portugais, avait miné son âme. A la fin de l'été, il demanda que soit proclamée la majorité de la reine et, le 20 septembre, Maria da Glória prêta serment de souveraine. Quatre jours après, le 24 septembre 1834, Dom Pedro Ier du Brésil, Dom Pedro IV de Portugal, expirait à 36 ans, montrant jusqu'à ses derniers instants ce courage intrépide qui avait été une de ses qualités maîtresses.

Il laissait une veuve de 22 ans, passionnément amoureuse, qu'il avait nommée exécutrice testamentaire, lui confiant ses enfants, légitimes et illégitimes. Profondément enfoncée dans sa douleur, Dona Amélia fit ce jour-là un voeu solennel qu'elle devait tenir jusqu'à sa mort: "De loin comme de près, je ne penserai et ne m'occuperai plus que de mes enfants, demandant à Dieu de veiller sur eux".

La jeune reine de Portugal, Dona Maria II, surmontant son chagrin, prit les rênes du gouvernement mais elle se rendait fort bien compte que ses seize ans avaient besoin des conseils d'un époux et elle désirait fort voir aboutir les négociations engagées par son

père avant de mourir. Celui-ci avait en effet été agréablement surpris lorsque sa fille lui avait avoué qu'elle gardait un tendre sentiment pour le beau garçon, compagnon de voyage de 1829, le prince Auguste de Leuchtenberg, et il avait consenti avec plaisir à une telle alliance. Ce fut un rayon de soleil pour Dona Amélia; la perspective de revoir ce frère aimé et de l'avoir près d'elle firent renaître dans son coeur, encore à l'âge où les illusions reviennent vite, l'espoir d'une vie nouvelle entre les enfants qu'elle aimait. Le jeune prince consort débarqua à Lisbonne le 25 janvier 1835, adopté immédiatement par le peuple portugais, heureux de voir sa jeune reine faire un mariage d'amour.

Mais le répit octroyé par le destin fut court. Le 20 mars déjà, le prince Auguste fut frappé par un mal inexplicable et, malgré le dévouement de son épouse et de sa soeur, il devait mourir quelques jours plus tard. Le peuple, ameuté, accusa un des ministres, dont la reine avait refusé d'épouser le fils, de l'avoir empoisonné.

Vaincue par le chagrin, la duchesse de Bragance se réfugia au palais des Janelas Verdes où, à l'écart du monde, elle se consacra à sa petite Maria-Amélia. Elle maintenait toujours une correspondance régulière avec les enfants de Dom Pedro, suivant de loin leur éducation, leur envoyant livres et petits travaux faits de ses mains. De son côté, la jeune reine de Portugal, absorbée par les soucis du pouvoir, laissait se refroidir petit à petit ses relations avec sa belle-mère; le coeur affectueux de Dona Amélia en souffrait, sans que rien ne transparût de l'amertume que certaines mesures lui apportaient. Elle apprit bientôt que la raison d'Etat agitait le problème d'un nouveau mariage de la souveraine. Le 9 avril 1836, Dona Maria II épousait le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, Ferdinand, cousin de Victoria, future reine d'Angleterre. La duchesse de Bragance ne participa pas aux cérémonies nuptiales, se bornant, dans la solitude de sa silencieuse demeure, à prier pour le bonheur de la fille de son époux bien-aimé.

Les années passèrent, au cours desquelles elle s'occupa de faire reconnaître ses droits d'ex-impératrice du Brésil. La demande en avait été faite encore du vivant de Dom Pedro mais le cas n'avait jamais reçu de solution et, afin de préserver l'avenir de sa fille, elle se devait de réclamer le douaire auquel elle avait droit. Ce fut seulement en 1838 qu'elle fut reconnue impératrice-veuve et Maria-Amélia princesse brésilienne. Au Portugal, tout n'allait pas pour le mieux. Un mouvement séditieux ayant obligé toute la cour à se réfugier pour un temps à Belém, elle revit la reine et nota à cette occasion le changement qui s'opérait en elle, faisant de la jeune fille rose et blanche, une femme bouffie, dont le tempérament énergique dénotait un caractère plus viril que féminin.

Souffrant de la solitude et désireuse de se retrouver parmi les siens, la duchesse de Bragance caressait depuis longtemps le projet d'un voyage en Bavière. En 1838, elle réussit à le mettre à exécution et ce lui fut une grande joie de revoir les sites de son enfance et d'embrasser sa mère et sa famille. Privée d'affection, elle se sentit renaître dans l'atmosphère affectueuse qui l'ac-

cueillit et la petite Maria-Amélia, gracieuse et douce comme sa mère, devint vite l'enchantement de la cour de Bavière. Dona Amélia fit venir auprès d'elle l'une des filles que Dom Pedro avait eues de la marquise de Santos, la jeune Isabel-Maria, qui était depuis 1830 interne au Sacré-Coeur de Paris. Tutrice dévouée, elle lui témoignait tant d'affection que la fine et aristocratique princesse, semble-t-il, la croyait sa mère et que personne ne se doutait de l'irrégularité de sa naissance. L'immense amour qui avait uni Dona Amélia à Dom Pedro augmentait encore la tendresse qu'elle vouait à tous les enfants de son mari, sans exception. Isabel-Maria, déjà une jeune fille, devait faire son entrée dans le monde et la duchesse de Bragance désirait la laisser à la cour de Bavière où sa mère pourrait, mieux qu'elle, lui faire mener la vie qui lui permettrait de se marier selon son rang.

Dona Amélia vécut une année avec sa famille et ce fut à regret qu'elle rentra à Lisbonne où elle reprit sa vie retirée. A cette époque, elle reçut la nouvelle de la majorité de Dom Pedro II; elle avait souvent désiré revoir le Brésil mais elle dut se contenter de demander avec ferveur à Dieu que le règne du petit prince qu'elle avait laissé endormi au soir de l'abdication "soit long et heureux". Souhaitant d'autre part remplir au mieux son rôle de tutrice, elle demanda que lui fut envoyée la seconde fille de Dom Pedro et de la marquise de Santos qui, comme la première, lui avait été confiée et qu'elle désirait voir éduquée selon les volontés de son époux. La marquise refusa courtoisement de se séparer pour le moment de sa fille, enfant faible et malade. Plus tard, la duchesse de Bragance devait réitérer sa demande, sans succès, et elle dut se résigner à voir grandir, loin de l'appui qu'elle avait pu apporter à sa soeur, cette enfant qui devait, jeune femme, mener une vie mondaine tumultueuse et peu édifiante.

Dans le palais des Janelas Verdes, où résonnaient maintenant les rires cristallins de la blonde petite Maria-Amélia, les vingt-huit ans de la duchesse de Bragance se plaisaient à se faire appeler "grand'mère" par les petits-enfants de Dom Pedro. Bien que ses relations avec Dona Maria II continuassent à être de simple courtoisie, elle ne se lassait pas dans ses lettres de donner affectueusement de ses nouvelles, excusant le peu de gentillesse de sa belle-fille par le poids de sa tâche de souveraine. Bien qu'en désaccord souvent absolu avec certains des actes de Maria da Glória, elle ne la critiqua jamais et ne tenta nullement de l'influencer, la sachant consciente de ses devoirs et hostile aux conseils. Elle ne s'immisça jamais dans les affaires de l'Etat, se bornant à atténuer autant qu'elle le pouvait les conséquences de certaines attitudes de la souveraine.

En 1843, elle eut la joie de voir la jeune Isabel-Maria, dotée par son demi-frère l'empereur du Brésil, épouser le comte de Treuberg, qui devait la rendre très heureuse. En septembre de la même année, ce fut Dom Pedro II qui unit son destin à celui de la princesse Thérèse Christine de Bourbon, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles. Une autre fille de D.Pedro, la princesse Francisca, se maria à la même époque avec le prince de Joinville. La

dernière des soeurs, la princesse Januária, devait épouser le comte d'Aquila, frère de la nouvelle impératrice brésilienne.

La duchesse de Bragance se réjouissait de loin du bonheur de tous ses beaux-enfants, attendant la venue de petits-enfants. En 1844 naquit la première fille d'Isabel-Maria, baptisée Maria-Amélia en hommage à sa "bonne maman" par la comtesse de Treuberg. En 1845, ce fut la naissance d'un prince héritier à la cour du Brésil, Afonso, qui devait mourir deux ans plus tard, justifiant une fois de plus la "malédiction des Bragance" qui frappait tous les premiers-nés de la famille depuis le jour où D.João IV de Portugal avait levé la main sur un moine. Un nouveau petit prince vint au monde en 1848, Pedro, dont Dona Amélia fut la marraine; il devait malheureusement mourir aussi à l'âge de deux ans. Quant à Dona Maria II, malgré un règne toujours politiquement agité, le bonheur régnait à son foyer où l'entourait un mari affectueux et de nombreux enfants.

Maria-Amélia devenait une très belle jeune fille, et pour parfaire son éducation, sa mère l'emmena en Bavière où elle fit des études très poussées pour l'époque. Ayant hérité de la beauté et de la grâce de Dona Amélia, svelte et gracieuse, les yeux d'un bleu profond, le port fier mais la démarche légère et élégante, elle fut surnommée la "princesse-fleur" et devait laisser un souvenir inoubliable aux cours d'Angleterre, de Russie, de Saxe et de Suède où elle fit des séjours en compagnie de la duchesse de Bragance.

Quand, à la fin de 1850, se rouvrit le palais des Janelas Verdes, la jeunesse de la princesse emplit de vie la grande demeure. Et Dona Amélia, malgré son chagrin à la pensée de se séparer de sa fille, s'obligea à songer à son mariage. Elle avait déjà repoussé plusieurs prétendants mais il lui fallait prendre une décision. Après des négociations avec diverses familles régnantes d'Europe, elle fixa finalement son choix sur le frère de François-Joseph, empereur d'Autriche, l'archiduc Ferdinand Joseph Maximilien, qui devait plus tard devenir empereur du Mexique et finir fusillé.

Le mariage était fixé quand la fatalité, une fois de plus, intervint. Dona Amélia, au désespoir, commença à percevoir chez sa fille les premiers signes de la maladie qui avait emporté Dom Pedro. Avec une mortelle angoisse, elle vit la terrible ressemblance s'accentuer chaque jour entre les deux êtres à qui elle avait consacré sa vie. Les mêmes symptômes se manifestaient, il ne pouvait y avoir de doute, la même maladie, la phtisie, minait l'organisme de la douce princesse. La malheureuse mère recommença, comme dix-huit ans plus tôt, la douloureuse recherche d'un climat plus doux. Les médecins, en dernier recours, conseillèrent un séjour dans l'île de Madère et elles arrivèrent en août 1852 à Funchal où elles furent reçues affectueusement par toute la population de l'île.

Madère constituait un spectacle tout nouveau pour Maria-Amélia. Les coutumes pittoresques, les paysages merveilleux au milieu d'une nature de rêve, l'enchantèrent et il sembla quelque temps que l'air si léger de l'île allait faire un miracle. Mais l'espoir fut de courte durée. Le 4 février 1853, les cloches de Funchal annoncèrent la mort de la jolie princesse-fleur.

Dona Amélia resta longtemps effondrée. Son beau courage vacillait devant ce nouveau coup. Elle ne pouvait se convaincre que son unique bonheur, sa dernière espérance, avait disparu et elle versa les larmes les plus amères de sa vie. Dans un profond abattement, caché derrière une apparente sérénité, elle s'occupa de satisfaire le dernier désir de Maria-Amélia qui avait demandé que son corps soit déposé au côté de son père, dans le cimetière royal de Lisbonne. Mais avant de quitter Madère, la malheureuse mère trouva encore la force de fonder un hôpital en mémoire de sa fille, destiné à recevoir les jeunes gens atteints par le mal qui lui avait enlevé les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde.

De retour à Lisbonne, elle s'enferma dans le palais des Janelas Verdes, entourée de quelques amis fidèles. Peu à peu oubliée de la cour, discrètement recluse dans le grand palais plein de souvenirs, à 41 ans, elle se réfugia dans la pratique de la plus grande austérité et de la plus chrétienne charité. En octobre 1853, la mort de la reine de Portugal vint rompre la monotonie de sa vie. Maria da Glória avait été une excellente mère, son douzième enfant lui coûtait la vie, et Dona Amélia, se souvenant des jours heureux qu'elles avaient passés ensemble, de la tendre amitié qui les avaient unies, l'accompagna jusqu'à ses derniers instants.

En septembre 1855, ayant atteint sa majorité, le fils aîné de Dona Maria II accéda au trône. Bien que très jeune, Dom Pedro V, le nouveau roi, était un modèle de sentiments nobles, d'intelligence claire et de culture solide. Aimé de son peuple, il estimait beaucoup celle qu'il appelait sa grand'mère et lui rendait fréquemment visite, apportant ainsi un peu de douceur dans sa vie mélancolique.

Peu de temps après le couronnement éclatèrent deux graves épidémies de choléra et de fièvre jaune. La duchesse de Bragance fit preuve à cette occasion d'un courage extraordinaire et se dévoua de toutes ses forces aux malades, aidée par les soeurs de charité, risquant journellement sa vie. Entraîné par son exemple, le roi se montra si charitable, visitant les hôpitaux et réconfortant les malades, qu'il mérita pleinement le titre de "Prince bien-aimé" que lui donna le peuple.

Le 29 avril 1858, Dom Pedro V épousa la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen. La nouvelle reine sympathisa immédiatement avec la grand'mère de son époux et elle l'entoura de toute son affection. Le coeur de Dona Amélia, privé de tendresse, fut conquis par la jeune souveraine. Mais le destin frappa de nouveau. La mort prématurée de Stéphanie vint lui apporter un nouveau chagrin. Et ce n'était pas fini. Dom Pedro V, très attaché à son épouse, ne lui survécut que peu de temps. En 1861, au cours d'un déplacement, il fut frappé par un mal étrange et mourut subitement. Le Portugal perdait un roi sage, intelligent et bon, qui promettait un gouvernement prospère et heureux. Dona Amélia perdait une affection qui aurait pu adoucir la vieillesse qui s'annonçait.

Son successeur fut, faute de descendants, son frère Dom Luis qui épousa en 1862 Maria Pia de Savoie, fille de Victor-Emmanuel I. Bien que sympathiques, les nouveaux souverains n'apportèrent pas à

la duchesse de Bragance la même amitié que Pedro V et Stéphanie et elle reprit sa vie de recluse dans son palais "où régnait une telle austérité, une telle atmosphère de piété, qu'il paraissait plus un cloître qu'une demeure royale". En octobre 1864, le mariage de la fille aînée de Dom Pedro II lui apporta la joie de recevoir à Lisbonne le jeune couple en voyage de noces. Curieuse coïncidence, la princesse héritière brésilienne Isabel avait épousé Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils aîné de ce duc de Nemours auquel Dom Pedro avait refusé la main de Maria da Glória.

Toujours occupée de charité, administrant avec beaucoup de soins l'hôpital Maria-Amélia de Madère ainsi que toutes les autres oeuvres dont elle soutenait les efforts, Dona Amélia correspondait toujours activement avec les enfants et petits-enfants de son époux. La comtesse de Treuberg réussit pourtant à la faire sortir de sa solitude en l'invitant à passer quelque temps auprès d'elle. Là, entourée d'enfants dont l'aînée, sa filleule, ressemblait à sa jolie et inoubliable Maria-Amélia, elle passa des jours heureux au milieu de l'affection de tous.

Revenue au palais des Janelas Verdes, l'âge venant, la duchesse de Bragance s'y sentit encore plus isolée qu'auparavant, mais c'était là sa demeure, c'était là qu'elle voulait finir ses jours. Une sérieuse lésion cardiaque l'obligea bientôt à ne plus quitter ses appartements. Elle ne descendit plus que rarement dans les grands salons qui lui rappelaient tant de souvenirs. Au milieu des livres, dans lesquels elle trouvait toujours des amis disposés à donner sans rien recevoir, elle vécut dès lors complètement retirée du monde, partageant ses journées entre sa correspondance et de petits travaux d'aiguille.

En 1871, une nouvelle vint encore lui apporter un peu de joie: Dom Pedro II, venant en Europe, s'arrêterait à Lisbonne pour la voir. Elle se prépara pour cette visite avec une coquetterie dont elle n'avait plus fait preuve depuis longtemps. Elle choisit elle-même la robe qu'elle voulait porter à cette occasion et apporta beaucoup de soin à sa toilette. Se regardant dans un miroir, elle vit s'y réfléchir une figure pâle et marquée, moins par l'âge que par les chagrins dont avait été remplie son existence. Son émotion était grande à l'idée de revoir le petit prince blond d'il y avait quarante ans, devenu un monarque respecté dans le monde entier. Elle le reconnut difficilement dans cet homme précocement vieilli, à la vaste barbe et aux cheveux blancs, que ses sujets appelaient "le roi philosophe".

Ce fut le dernier événement heureux de sa vie. Une semaine durant, elle ne se lassa pas d'entendre parler du Brésil et de revivre tous ses chers souvenirs. Mais lorsque les souverains brésiliens, en mars 1872, repassèrent par Lisbonne, elle était bien changée, gravement malade. S'affaiblissant lentement, elle devait cependant vivre encore presque une année. L'intérêt public s'était complètement détourné d'elle et seuls les pauvres qu'elle secourait s'inquiétaient de sa santé. Entourée d'une demi-douzaine d'amis fidèles, elle s'éteignit doucement le 26 janvier 1873, à 61 ans.

A la fin de sa vie, elle était devenue un contraste absolu avec la gracieuse et douce petite princesse qui, en 1829, arriva au Brésil. Le temps, à force de chagrin et d'amertume, avait transformé la jeune beauté, qui avait fixé à jamais le coeur volage et indiscipliné du premier empereur brésilien, en une matrone vieillie, d'apparence dure et peu accueillante. La somme de souffrance qui lui avait été impartie par le destin fut immense. Et il n'est pas étonnant que ses traits se soient durcis et que ses yeux, jadis si clairs et si doux, se soient ternis après quarante années de larmes. Ses vêtements étaient devenus d'une extrême simplicité, ses merveilleux joyaux ne sortaient plus de leurs écrins. Mais jusqu'à la fin, malgré tout, elle fut soutenue par une vaillance et une vitalité si fortes que rien dans le palais ne se faisait sans son contrôle.

Après sa mort, on put constater combien elle avait été bienfaisante et à quel point sa protection généreuse et discrète s'était étendue à un grand nombre de personnes et d'institutions. Son héritière universelle était la reine-veuve de Suède, la dernière soeur qui lui restait. Dans son testament, elle n'oublia personne. Trente établissements de charité au Portugal et d'autres en dehors du pays furent l'objet de sa générosité, ainsi que tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu un droit quelconque à sa reconnaissance, qu'ils fussent de haut lignage ou de simples domestiques.

Elle avait demandé que ses funérailles soient aussi simples que possible, sans embaumement, sans chambre ardente, sans oraison funèbre. Elle ne voulait pas, morte, recevoir des hommages qu'elle n'avait pas reçu vivante. Peu d'amis mais un grand concours de peuple accompagnèrent ses restes mortels qui furent déposés aux côtés de son époux et de sa fille.

Figure peu connue et oubliée, la petite-fille de Joséphine de Beauharnais resta toute sa vie fidèle à la devise que son impérial époux avait gravée sur l'Ordre de la Rose qu'il lui avait dédié: Amour et Fidélité. Il fut tellement grand, cet amour voué au prince auquel son destin s'était uni, qu'il lui permit d'entourer tous ses enfants, même illégitimes, de la plus grande tendresse. Elle fut si profonde, la fidélité à la mémoire de l'inoubliable absent que, veuve à 22 ans, éblouissante de jeunesse et de beauté, jamais elle ne pensa à de nouvelles noces.

Promise par sa naissance et son mariage à une vie toute de splendeur et de gloire, dépouillée peu à peu de toutes les amours terrestres, elle choisit de vivre de longues années dans le recueillement d'un foyer désert et silencieux, préférant aux vanités du monde le souvenir des ombres chères qui avaient suffi à combler sa vie de femme.

Bibliographie :

Lygia Lemos Torres - Imperatriz Dona Amélia. Ed.Elvino Pocai, São Paulo 1947.
Pedro Calmon - O rei cavaleiro (Vida de D.Pedro I). Compania Editora Nacional, São Paulo 1943.
Pedro Calmon - O rei filósofo (Vida de D.Pedro II). Compania Editora Nacional, São Paulo 1938.

Jean-Baptiste Debret - Viagem Pitoresca e Histórica ao Brasil. Livraria Martins, São Paulo 1940.
Heitor Lyra - Historia de D.Pedro II. Cia.Editora Nacional, São Paulo 1939.
Carlos Maul - A Marqueza de Santos. Livraria Ed.Valverde, Rio de Janeiro 1938.
J.P.Oliveira Martins - Historia de Portugal. Livraria Pereira, Lisboa 1894.
Carlos de Passos - D.Pedro IV e D.Miguel I. Livraria Simões Lopes, Porto 1936.

****

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

Mme Régina WINEZA: Mon séjour chez les Peaux-Rouges du Canada (Montagnes Rocheuses).

14 décembre 1957.

Le Canada compte près de 15 millions d'habitants mais il n'y a plus que 130.000 Indiens dits "peaux-rouges", éparpillés à travers tout le pays, enfermés dans des réserves. Nomade avant tout, l'Indien peau-rouge vit l'hiver dans des habitations de bois mais, dès les premiers beaux jours, il monte sa tente, ou "tii-pii", et reprend sa vie de plein air.

Mme Wineza s'est rendue dans les Montagnes Rocheuses canadiennes, où la réserve d'Indiens Stoney est encore à l'abri des infiltrations blanches et peut être considérée comme le refuge d'une race très pure. Elle eut la chance d'être autorisée par le chef de la tribu à vivre pendant plusieurs mois parmi ces hommes intelligents et fins, adroits, aux longues nattes retombant de chaque côté du visage, aux corps minces et musclés, au nez aquilin et à la peau bronzée, dont les traits demeurent toujours impassibles (ils ne détournent jamais les premiers leur regard). Le mariage "officiel" n'existe pas chez eux mais les enfants vont à l'école de la réserve où ils sont logés, nourris, habillés, instruits pendant neuf ans, de 7 à 16 ans. Les parents, très pauvres, sont ainsi déchargés d'un grand souci et, par reconnaissance, vont à l'église tous les dimanches. Mais en réalité, ils restent fortement attachés aux croyances de leurs ancêtres.

Tous les étés, ils célèbrent une fête religieuse, la Danse du Soleil, à laquelle assistent des tribus venues parfois de très loin. Les tentes sont montées dans une vallée cachée dans la montagne et un temple de branchages est construit, sans toit, avec au centre un arbre sacré auquel sont attachés rubans et étoffes multicolores, chaque couleur ayant une signification et représentant une prière. Pendant 48 heures, sans manger ni dormir, les danseurs imitent le comportement d'un jeune aigle. Mme Wineza a également pu assister à une autre fête, celle du rodéo, qui dure plusieurs jours et au cours de laquelle des prix sont distribués aux plus adroits cavaliers. Elle attire des milliers de visiteurs et les Peaux-Rouges, sortant les vêtements de leurs aïeux - coiffes de plumes d'aigle, costumes et mocassins de peau d'élan brodée - redeviennent à cette

occasion les Indiens d'autrefois. Ils se procurent, en se laissant photographier, des sommes parfois assez rondelettes pour leur permettre de vivre pendant l'hiver.

Avec de splendides photos en couleur, Mme Wineza raconta la vie pauvre et digne de ces gens pacifiques, doux et rêveurs, fiers survivants d'une noble race, qu'elle a appris à aimer et qu'elle a su comprendre.

M.P.S.

Marcel A.THEVOZ: Mexique: Potiers de Coyotepec - Laque d'Uruapan - La Toussaint à Janitzio. 23 janvier 1958.

Le tourisme, surtout nord-américain, est une importante source de revenus pour le Mexique. Mais comme partout ailleurs, il traîne avec lui des éléments nocifs, cause de dégradation du folklore, lorsque celui-ci ne correspond pas à l'image "couleur locale" que s'est faite le touriste moyen. Mais, heureusement, il existe encore des voyageurs qui, même non ethnographes, sont capables d'abandonner les circuits d'agence, de mépriser le factice et de se contenter de la belle vérité. M.Marcel A.Thévoz a présenté à la SSA des films et des clichés pris avec intelligence et goût lors d'un très récent voyage au Mexique.

Si la pêche au filet-papillon des riverains du lac de Pazcuaro est aujourd'hui bien connue, par contre la veillée des morts dans le cimetière de l'île de Janitzio, au milieu de ce lac, précédée d'une impressionnante chasse au canard sauvage effectuée le 31 octobre au foëne et sur des canots monoxyles, a fourni à M. Thévoz quelques séquences qui ne dépareraient pas le film d'Eisenstein consacré à la Toussaint au Mexique. L'irréelle ponctuation des centaines de cierges brûlant la nuit dans le cimetière crée une imagerie non figurative.

Mais le folklore céda devant l'examen des techniques. Des scènes précises et agréables montrent la dextérité des laqueurs de Uruapan qui, utilisant des procédés anciens et secrets, décorent somptueusement des plateaux de cèdre, sans pouvoir se permettre des retouches ou des repentirs.

La céramique a permis à notre voyageur de surprendre deux potiers de la célèbre famille Nieto, de Coyotepec, près de Monte Alban, ce centre de vieille culture précolombienne qui, avec une technique datant sans doute de plus de quinze siècles, confectionnent de la poterie par la méthode du coup de poing et luttent avec passion plus qu'ils ne travaillent lorsqu'ils transforment la motte de glaise en jarre, urne ou jouet-zoomorphe creux. Bien avant le "Musée imaginaire" de Malraux, les ethnographes avaient banni toute différence entre arts mineurs et arts majeurs. L'intensité des sentiments agitant visiblement les Nieto lors de la confection de leur poterie ne peut être comparée qu'avec la fureur sacrée de l'artiste "majeur" saisi par l'inspiration.

Chaque civilisation repose sur une plante-clé. L'agave et

surtout le maguey, qui donne le tequila - cette boisson explosive que l'on adoucit avec du piment -, du papier, qui servit aux Aztèques pour faire leurs Codex, du savon, des aiguilles acérées munies de longues fibres adhérant naturellement, sont une ressource essentielle du Mexique semi-aride. Le voyageur lausannois rapporta, comme il se doit, des images précises de ces plantes indispensables au paysan mexicain et dont la raide symétrie complétée par les contorsions figées des cactus-candélabres confèrent au paysage des déserts mexicains cette âpreté qui a peut-être influencé l'art maintenant classique de l'Anahuac.

G.L.

Georges LOBSIGER: La conquête du Pérou et la vie coloniale vues et illustrées par un Indien du XVIe siècle.

1er février 1958.

La conquête du Pérou et la vie coloniale ont été abondamment étudiées grâce aux chroniques espagnoles. Des analyses modernes ont tenté de nous présenter une civilisation parfaitement organisée, planifiée. Les américanistes ont la chance de pouvoir depuis peu étudier cette période de l'histoire grâce au témoignage de quelques Indiens, dont le plus célèbre est Felipe Guaman Poma de Ayala, qui vécut de 1526 à 1614. Descendant d'une antique dynastie provinciale ralliée aux conquérants incas, plus tard rallié lui-même aussi aux Espagnols, Poma de Ayala, dont la mère était fille d'un Inca, se livra de 1580 à 1613 à une minutieuse enquête sur la condition indienne. Loyal sujet de l'Espagne, ce connaisseur de l'ancien régime rédigea un mémoire de 1050 pages, dont 450 sont consacrées à des dessins, au trait, souvent naïfs, mais riches de détails précieux. Il utilise un castillan barbare, étoffe son texte de mots quechuas et aymaras qui rendent sa lecture très ardue.

De ce "reportage" - ici le mot est exact - ressort l'échec des dispositions très bienveillantes des rois d'Espagne, d'Isabelle à Philippe III, des ordres des papes, surtout Paul III, des instructions de la Chambre des Indes, et du haut clergé espagnol et colonial. Ces bonnes dispositions restèrent lettre morte devant les abus des grands colons. Après la sanglante purge qui dès 1540 liquida les derniers Conquistadores, le pouvoir passa aux mains de fonctionnaires civils, vite prévaricateurs, et la situation indienne empira.

La société péruvienne, souplement organisée sous le régime inca, devint vite un prolétariat surchargé de prestations personnelles. Poma de Ayala dénonce vigoureusement les potentats locaux, administrateurs et prêtres, qui abusent de leur autorité. Il relève cependant le nom de quelques hautes consciences qu'il cite avec émotion. Les Indiens évolués et collaborationnistes exploitent leurs concitoyens. La prostitution et l'alcoolisme, inconnus sous le régime vertueux d'avant la Conquête, pourrissent la population. Les châtiments corporels sont monnaie courante. Mais notre Hérodote péruvien n'est pas un révolté, un irrédentiste. Il croit en la justice royale et se représente aux pieds de Philippe III, commentant son volumineux traité "Primera Coronica y Buen Gobierno" découvert en 1906 seulement à Copenhague et publié en fac-similé par le pro-

fesseur Paul Rivet en 1936. Son rêve n'est pas une illusion. Les lettres de Philippe III sont assez nettes pour que nous puissions admettre un adoucissement du sort des Andins, s'il avait pu réellement intervenir.

Ce mémoire ardu, dont les meilleurs chapitres sont ceux consacrés à l'administration inca et espagnole, à la religion péruvienne et aux travaux des Indiens dans les temps pré-pizarriens, est une source incomparable de renseignements ethnographiques, qu'il faut utiliser avec prudence, comme toute oeuvre de combat, mais dont la minutie sans apprêt et la sincérité sont évidentes. M.Lobsiger a fait projeter sur l'écran une saisissante série des dessins dont Poma de Ayala illustra lui-même son ouvrage. Scènes de violences ou de moeurs, le vieil historien péruvien a croqué tout cela avec une sûreté et un talent qui rendent les hommes de cette époque et de cette contrée lointaine tout proches de nous.

Mme M.LOBSIGER-DELLENBACH: Visite commentée de: La salle d'Amérique précolombienne du Musée d'Ethnographie.

19 février 1958.

Madame Marg.Lobsiger-Dellenbach, directrice du Musée d'Ethnographie de Genève et vice-présidente de la Société suisse des Américanistes, avait invité les membres de notre société et quelques amateurs d'art précolombien à visiter sous sa conduite la salle et la galerie d'exposition permanente de l'Amérique pré-hispanique.

Si les séries mexicaines et méso-américaines ne sont qu'un échantillonnage que la direction de ce Musée aimerait vivement compléter, par contre les collections péruviennes, spécialement celles de Chimu, Chimbote et Nazca, fort bien présentées, avec un éclairage individuel pour presque chacune des pièces, constituent un ensemble démontrant non seulement l'art indéniable des civilisations péruviennes, mais encore la perfection des réalisations artisanales.

Trois vitrines en effet sont consacrées à l'étude méthodique de ces techniques, métallurgie, céramique et tissage. Elles présentent non seulement des analyses de terres et de métaux effectuées par les laboratoires de l'Université de Genève sur des échantillons extraits des riches dépôts du Musée, mais encore des exposés rédigés par des spécialistes, métallographes et maîtres-potiers, illustrés de dessins soignés et explicites montrant les stades de fabrication, spécialement pour la céramique moulée ou façonnée. La vitrine réservée aux tisserands comporte, à part le matériel systématiquement ordonné de ces incomparables artisans, des échantillons de chaque type de tissu, avec un croquis agrandi des méthodes utilisées.

Deux récentes acquisitions retinrent l'attention des invités. Une mante cérémonielle de Tihuanaco, en voile de laine brodée (1,23 x 3,05) et un poncho inca de tapisserie de laine et fil, avec motifs stellaires (2,35 x 1,82) complètent l'exposition de nombreux tissus dont une belle tapisserie de coton de Pachacamac et une mousseline peinte avec réserves. Le "trésor inca" de cette institution municipale, avec ses très belles pièces d'orfèvrerie, s'inscrit parfaitement dans cette somptueuse galerie des tentures qui est l'un des clous du Musée d'Ethnographie. G.L.

Georges LOBSIGER: Céramique péruvienne pré-incasique - I.Portraits et types humains. 5 mars 1958.

Le nombre et la qualité des pièces archéologiques précolombiennes découvertes au Pérou n'atténuent que faiblement les difficultés rencontrées par les spécialistes lors de l'établissement des chronologies. Si les civilisations montagnardes pan-péruviennes de Chavin, Tiahuanaco et enfin celles des Incas submergent sporadiquement les cultures locales, les petits Etats de la Puna et surtout ceux de la côte montrèrent une vitalité qui leur permit de survivre et de créer des civilisations typiques. Ils utilisèrent toutes les techniques indiennes avec maëstria, spécialement la céramique qui est le "fossile directeur" dans les essais de datation comparative.

Si un air de famille est perceptible dans ces formes très évoluées de la civilisation pré-pizarrienne prise dans son ensemble, malgré des conditions géographiques souvent très opposées, on constate cependant des variations sensibles dans le temps et l'implantation de la poterie de ces petits Etats-galerie axés sur la possibilité d'irrigation des maigres cours d'eau issus des Andes, séparés par des déserts peu franchissables. De là découle l'originalité de ces cultures locales, avec les avantages et les dangers que comporte cette situation presqu'insulaire.

La côte septentrionale, surtout Mochica, Chicama et Trujillo, est restée fidèle au réalisme et au naturalisme, alors que les poteries fameuses de Nazca et Ica, dans la côte sud, présentent une virtuosité éblouissante dans le décor symbolique et polychrome. Une quarantaine de clichés de poteries anthropomorphes furent présentés aux Américanistes suisses, réunis au Musée d'Ethnographie, et commentés par M.Georges Lobsiger. Près de la moitié des exemplaires analysés proviennent des riches collections de ce musée municipal et quelques-uns même ont l'honneur de figurer dans les ouvrages les plus classiques consacrés aux arts précolombiens.

Façonnées ou moulées, ces pièces anthropomorphes constituent un véritable album des types humains de ces vallées-Etats, avec des différences somatiques inattendues. Telle est la perfection démontrée par ces maîtres-potiers que l'on pourrait presque croire être en présence de portraits en trois dimensions. D'autres séries figurent des sentiments abstraits et les activités des vivants et des morts ne pouvaient manquer ici, de même qu'une danse macabre. Ce tableau schématisé de l'expression d'un peuple vigoureux et minutieux comprend encore une satire des vices humains et le tableau des stigmates pathologiques.

Georges LOBSIGER: Céramique péruvienne pré-incasique - II. Les animaux et les végétaux. 19 mars 1958.

La seconde des conférences consacrées à la céramique péruvienne pré-incasique permit à M.Georges Lobsiger de présenter la faune et la flore connues des civilisations côtières d'il y a dix siècles environ. Cruches modelées à Mochica, au nord, avec un réalisme étonnant, ou vases décorés à Nazca, au sud, avec une délicatesse presque chinoise, les exemplaires sélectionnés allant du lamaroi et du condor au modeste tatou et au colibri butinant les fleurs,

du maïs divinisé à la pomme de terre et de la coca au haricot, tous ces modèles typiques démontrent une fois de plus la virtuosité des maîtres-potiers anonymes qui enrichirent notre patrimoine artistique par ces créations, qui font la gloire des musées et que les programmes scolaires ne veulent pas connaître. Le Musée d'Ethnographie de Genève compte quelques-unes des plus belles pièces connues, que même le Musée national de Lima lui envie...

Mais ce témoignage de la présence humaine ne doit pas faire oublier l'histoire de ceux qui ouvrirent la voie aux brillants artisans, maîtres de toutes les techniques. Plusieurs campagnes de fouilles effectuées par des archéologues nord-américains ont permis d'écrire la vie de la petite vallée de Virú, au sud de Mochica. Un volumineux rapport, publié en 1953 par le Smithsonian Institute de Washington, permet de suivre à travers la sécheresse du journal de fouilles la bouleversante histoire d'une communauté typique de la côte, dont les cultures successives peuvent s'inscrire fièrement dans le registre des réalisations humaines.

Débutant par de petits groupes de jardiniers-pêcheurs, la civilisation de Virú reçut un choc bénéfique par la connaissance importée du maïs et de la poterie. D'un stade pré-néolithique, elle passa vers l'an 1000 av.J.-C. à un stade néolithique, pour créer au cours des siècles un Etat construit par l'irrigation et ses impérieuses obligations sociales. Les séquences archéologiques montrent clairement les étapes suivies jusqu'à l'âge d'or, presque synchronisé avec celui du puissant voisin qu'était Mochica. Puis les brutales interventions expansionnistes brisèrent les reins à ces cultures de la côte, et les Viruniens reprirent la vie du début, sans espoir cette fois.

Cette seconde partie de la conférence de M.Lobsiger, illustrée par des cartes permettant de suivre période après période l'évolution du peuplement de la vallée désormais classique de Virú, a situé dans l'échelle humaine l'une de ces civilisations originales dont on ne veut connaître que le témoignage prestigieux de quelques siècles d'apogée alors que leur gestation intelligente semble indifférente aux amateurs d'art. Ici, l'évolution de la céramique traduisant exactement le perfectionnement et le déclin des institutions et des techniques, cette incursion dans l'histoire proprement dite prenait une place naturelle à la suite de la présentation de quelques beaux spécimens d'art péruvien.

E.AUBERT de la RUE: Aspects de l'Amazonie brésilienne d'aujourd'hui (Expédition 1957).

22 mars 1958.

Notre concitoyen, M. E.Aubert de la Rüe, a parcouru le monde entier en qualité de géologue. Sous les auspices de notre Société, il a donné un aperçu de son voyage de 1957 en Amazonie, non celle de nos imaginations, peuplée de fiers archers indiens guettant une faune agressive errant dans une forêt tragique, mais celle d'aujourd'hui, qui voit le Caboclo et le Noir venu des Antilles, encadrés par les Brésiliens et quelques immigrants, bénéficier des éléments matériels les plus frustes de notre civilisation. Toute la vie amazonienne est axée sur la navigation, du navire ultra-moderne à la pirogue monoxyle; souvent des quartiers entiers, flottants ou

bâtis sur pilotis, donnent un air extrême-oriental aux localités riveraines. Les décrues puissantes font s'échouer des flottilles de barques, dont les coques et les voiles, hautes en couleurs, feraient rêver un fabricant de puzzles.

Les petites villes coloniales, assoupies, semble-t-il, depuis leur fondation, vont se réveiller. Le gouvernement fédéral brésilien veut mettre en valeur ces cinq millions de kilomètres carrés sur lesquels végètent quatre millions d'hommes, qui n'y trouvent même pas leur subsistance. Contrairement à une légende tenace, le sol des forêts chaudes est peu fertile. Au bout de quelques récoltes, ce sol médiocre est appauvri, abandonné; la pluie et le soleil le latérisent et l'érosion le gangrène. Le gouvernement fédéral a créé des instituts locaux voués à l'agronomie et à la zoo-technique pour mettre fin à cette destruction irréparable des terres et à cet étage de sous-production. Le carré de choux ne doit plus faire reculer la sylve primaire et le gaspillage traditionnel sera remplacé par des méthodes hygiéniques et rentables. D'autant plus que la population, qui, dans un très proche avenir, va venir occuper ces terres attristées, sera d'origine urbaine ou assez payée pour refuser les maigres ressources locales, nées de la cueillette, de la pêche ou de la petite agriculture.

En effet, la découverte et l'exploitation dans l'Etat d'Amapá, ou Guyane brésilienne, de remarquables gisements de manganèse, d'étain et d'aluminium, des prospections pleines de promesses dans l'Etat de Maranhão, l'existence de pétrole dans la région du Madeira-Amazone, le charbon du Xingú et la mise en usage des forces hydro-électriques de l'Amapá, la rationalisation de la pêche fluviale et maritime par des experts japonais, cousins des admirables jardiniers de l'Amazonie, exigent une coordination dont les instituts miniers, agronomiques et scientifiques récemment installés sont chargés. Ils vont aider à créer des formes de vie normale et saine, plus humaines et moins résignées: le sol national ne doit plus être victime des déprédations dont une exploitation irraisonnée et imprudente a laissé des traces un peu partout ailleurs.

Il était donc urgent de présenter l'aspect folklorique de cette vaste région en voie de transformation. M.Aubert de la Rüe, aidé par sa profonde connaissance du sol et des hommes, avec une série de remarquables clichés, a parfaitement réussi dans cette évocation, qui mena son auditoire des quartiers en pleine activité de Belém aux solitudes des contreforts boliviens, avec des incursions dans le Xingú.

G.L.

****

LISTE DES MEMBRES - au 31 mars 1958

Comité 1958 :

Président: Professeur Eugène PITTARD
Vice-Présidents: Mme M.LOBSIGER-DELLENBACH
Dr.Hans DIETSCHY
Secrétaire-générale: Mme M.PARANHOS da SILVA
Trésorière: Mlle Marthe DOMINJOUD

M.Georges BARBEY
M.Albert DUPONT-WILLEMIN
M.Jean GABUS
M.Arnold ITH
M.W.-A.LIEBESKIND
M.Georges LOBSIGER
M.René NAVILLE
M.Mauricio PARANHOS da SILVA
Mlle Anne-Lise REINBOLD
M.Walther STAUB

Membres actifs :

ARBEX Angel M. - Genève
BARBEY Georges - Genève (à vie)
BARBEY Mme Georges - Genève
BAUR Mme A. - Genève
BELLASI Pietro - Genève
BERGER Louis F. - Bâle
BLATTNER-CHAPELON Mme J. - Genève
BUDE de Mlle Antoinette - Genève
BUGNION Paul - Lausanne
BURLE de FIGUEIREDO José - Genève
CARLOMAGNO R.B. - Bell Ville (Arg.)
CARDIS Mlle Olga - Lausanne
CHRISTINGER Raymond - Genève
CLAVE F.-C.de - Genève
CONCHON Mlle G.M. - Genève
CUTTAT Jacques-Albert - Berne
DEROBERT Eugène - Genève
DIETSCHY Hans - Bâle
DIETSCHY Mme Hans - Bâle
DOMINJOUD Mlle Marthe - Genève
DUFAUX Henri - Genève
DUPONT-WILLEMIN Albert - Genève
DUPONT-WILLEMIN Mme A. - Genève
ENGEL Frédéric - Lima (Pérou)
FREIRE de ANDRADE Mme N.de - Genève
FRIEDHEIM-BROUX Mme Yvonne - Genève
FURST René - Genève
GABUS Jean - Neuchâtel
GAUTIER Mme Christine - Genève
GERMS-RUPP Mme E. - Tübingen (All.)
GIRALDO JARAMILLO G. - Bogota (Col.)
GIRARD Rafael - Guatemala (à vie)
GUIGOZ Maurice - Vuadens/Fribourg
HEIMERDINGER Edmond - Genève
HUGUENIN Mme Alexandra - Genève
ITH Dr.Arnold - Zurich
JACOT Mlle Colette - Genève
JAEN Mlle Clementina - Genève
KAESERMANN Mme Anna E. - Genève
KOHLER Arnold - Genève
LEJEUNE Paul - Genève
LEUZINGER Mlle Elsy - Zurich
LIEBESKIND W.-A. - Genève
LOBSIGER Georges - Genève
LOBSIGER-DELLENBACH Mme M. - Genève
LUCAZ Henri - Genève
MERMINOD Jean - Montevideo (Uruguay)
MONTANDON Frédéric - Genève
MUTHMANN Friedrich - Berne
NAVILLE Mlle Monique - Genève
NAVILLE René - Santiago (Chili)
NOUL Mlle Laurence - Genève
ONDE Henri - Lausanne
PARANHOS da SILVA Mauricio - Genève
PARANHOS da SILVA Mme M. - Genève
PIJOAN José - Lausanne
PIJOAN Mme J. - Lausanne
PITTARD Eugène - Genève
REHFOUS Laurent - Genève
REICHLEN Henry - Paris

REINBOLD Mlle Anne-Lise - Lausanne
ROCHEDIEU Edmond - Genève
ROLFO François - Genève
ROUSSY Jran-François de - Genève
ROUSSY de SALES Mme M.de - Genève
SCHMIDT-NAGEL Mme Dora - Genève
SPERO Monroe W. - Genève
STAMPFLI Jean-Jacques - Genève
STAUB Walther - Unkel/Rh. (All.)
STEINMANN A. - Zurich
STELLING-MICHAUD S. - Genève
TANTARDINI Mlle Marg. - Genève
TELEPNEF Basilio de - Berne
THEVOZ Marcel A. - Lausanne
THEVOZ Mme Marcel A. - Lausanne
van BERCHEM Horace - Genève
van LEISEN Herbert - Genève
WEBER Mme Léna - Genève

Membre d'honneur :

Maréchal Cândido Mariano da SILVA RONDON - Rio de Janeiro (décédé)

Membres correspondants :

Mme Heloisa ALBERTO TORRES - Rio de Janeiro (Brésil)
M.le Professeur Herbert BALDUS - São Paulo (Brésil)
M.le Dr.Alfonso CASO - Mexico (Mexique)
M.le Professeur Juan COMAS - Mexico (Mexique)
M.le Dr.José Maria CRUXENT - Caracas (Venezuela)
M.le Dr.Luis DUQUE GOMEZ - Bogota (Colombie)
M.Clifford EVANS Jr. - Washington (E.U.A.)
M.le Professeur Dr.Rudolf GROSSMANN - Hambourg (Allemagne)
M.Raoul d'HARCOURT - Paris (France)
M.le Professeur Dr.José IMBELLONI - Buenos Aires (Argentine)
M.Edward KEITHAHN - Juneau (Alaska/E.U.A.)
M.Henry LAVACHERY - Bruxelles (Belgique)
M.le Professeur Jorge A.LINES - San José (Costa Rica)
M.Gualterio LOOSER - Santiago (Chili)
Mme Betty J.MEGGERS - Washington (E.U.A.)
M.le Dr.Alfred METRAUX - Paris (France)
Mme Grete MOSTNY - Santiago (Chili)
M.le Professeur Darcy RIBEIRO - Rio de Janeiro (Brésil)
M.le Professeur Franz TERMER - Hambourg (Allemagne)
M.le Professeur Heinrich UBBELOHDE-DOERING - Munich (Allemagne)

Membres non-résidants :

M.le Dr.Miguel ACOSTA SAIGNES - Caracas (Venezuela)
M.Federico DIEZ de MEDINA - La Paz (Bolivie)
M.Rafael Larco HOYLE - Trujillo (Pérou)
M.le Professeur Alberto LAGUNA MEAVE - La Paz (Bolivie)
M.le Professeur Alejandro MENDEZ - Panama (Panama)
M.le Dr.Jorge MUELLE - Lima (Pérou)
M.le Dr.Luis VALCARCEL - Lima (Pérou)

****

OUVRAGES REÇUS

América Indígena - Mexico. Vol.XVII, 1957: Nos. 3, 4.

Americas - Washington. Vol.9: Nos.10,11,12 - Vol.10: Nos.1,2,3.

Antropológica - Sociedad de Ciencias Naturales La Salle, Caracas. No.3, 1957 - No.4, 1958.

Anthropological Papers - Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bull.164, Nos.49-56, Washington 1957.

Arqueología Chilena - No.1, Santiago de Chile 1957.

Bolivar - Bogota. Nos. 47, 48.

El Mexico Antiguo - Mexico. Tomo VIII, 1955.

El Palacio - Santa Fé. Vol.64: Nos.9-10, 11-12.

Etnografiska Museet - Göteborg. Annual Report for 1955 and 1956.

New Mexico Historical Review - Santa Fé. Vol.XXXII,1957:Nos.3,4.

Nouvelles du Mexique - Paris. 1957: Nos. 10, 11, 12.

Pesquisas - Pôrto Alegre (Brasil). Vol.1, 1957.

Proceedings of the Thirty- Second International Congress of Americanists, Copenhagen 1956. Munksgaard, Copenhagen 1958.

Reports (Extracts) 1953-1957 Middle American Research Institute, New Orleans 1957, Tulane University.

Revista de Antropología - São Paulo. 1956, Vol.4: Nos. 1, 2.
1957, Vol.5: No. 1.

Revista de Historia de América - Mexico. 1956:No.42 - 1957:No.43.

Revista de Indias - Madrid. Año XVII: No.68, 69-70.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro - Rio de Janeiro. 1957: Vol.235, Vol.especial VI.

Revista Interamericana de Bibliografia - Washington. Vol.VII,No.3.

Revista Nacional de Cultura - Caracas. Nos. 121-122, 123.

Runa - Buenos Aires. Vol.VII, Parte Segunda, 1956.

Social Science Monographs - Pan American Union, Washington 1957. No.III: Studies in Human Ecology

Tribus - Stuttgart. 1956: No.6 - 1957: No.7.

Tricolor - Caracas. Nos. 95, 96, 97.

* * *

Acción Indigenista - Mexico. Nos. 46, 47, 48, 49, 52, 53.

Boletin de la Academia Chilena de la Historia - Santiago de Chile. Año XXIII, 1956: Nos. 54-55.

Boletin Bibliográfico - Lima. 1957: No. 14.

Boletin del Centro de Investigaciones Antropológicas de Mexico - 1957: No. 4.

Boletin Indigenista - Mexico. Vol.XVII, 1957: Nos. 3,4.

Boletin de la Sociedad Cientifica del Paraguay - Asuncion. Vol.I,1957: Etnografia 2 - Vol.I,1957: Etnolinguistica I.

Museo Nacional de Historia Natural - Santiago de Chile. 1956: Nos.1,2,3,4,5 - 1957: Nos.6,7,8,9,17.

Noticiario Indigenista Español - Madrid. 1957: Nos.16,17-18,19-20.

University Museum Bulletin - Philadelphia. Vol.21: Nos.3, 4.

* * *

BJORNBERG Alf - Mochicakonsten i Peru - nagra medicinska reflektioner. Särtryck ur Svenska Läkartidningen 1957:54:2895 (nr.39), Stockholm 1957.

CACERES FREYRE Julian - Fabricación del Patay en los Algarrobales del campo de Palcipas (La Rioja y Catamarca). Separata "Folklore Americano", No.3, Lima 1955.

CACERES FREYRE Julian - Expedición de la Sociedad Argentina de Americanistas a Laguna Blanca (Catamarca). Sep."Revista Geografica Americana", No.242, Buenos Aires 1956.

CASO Alfonso - Indigenismo. Colleción Culturas Indígenas, Instituto Nacional Indigenista, Mexico 1958.

COMAS Juan - El Proceso Filogenetico Humano a la luz de los recientes hallazgos paleontologicos. Cuad.del Seminario de Problemas Cientif.y Filosoficos,No.14,Vol.II,Mexico 1957.

COMAS Juan - El Calendario Gregoriano en América. Sep.de "Historia Mexicana", Vol.7, No.2, Mexico 1957.

COMAS Juan - La Educación ante la Discriminación racial. Supl.del Semin.de Probl.Cientif.y Filosoficos, No.5, Mexico 1958.

COOK S.F. - The Aboriginal Population of Alameda and Contra Costa Counties, California. Anthropological Records 16:4, University of California Press, Berkeley 1957.

CRUZ COSTA João - Esboço de une Historia de las Ideas en el Brasil. Fondo de Cultura Economica, Mexico 1957.

DANSON Edward Bridge - An Archaeological Survey of West Central New Mexico and East Central Arizona. Pap.of Peabody Mus. of Arch.and Ethn., Harvard Univ.,Vol.XLIV,No.1,1957.

DENSMORE Frances - Music of Acoma, Isleta, Cochiti and Zuñi Pueblos. Smithsonian Inst., Bulletin 165, Washington 1957.

DIETSCHY Hans - Rähämená - Eine indianische Olympiade im Herzen Brasiliens. Aus "Blaukreuzkalender 1958", Bern 1957.

EL INSTITUTO NACIONAL DE ANTROPOLOGIA E HISTORIA - Su contribución editorial, cientifica y de cultura. Mexico 1954.

ENGEL Frederic - Early sites in the Piso Valley of Peru: Tambo Colorado. From "American Antiquity", Vol.23, No.1, 1957.

FERNANDEZ de MIRANDA Ma.Teresa - Glotocronologia de la Familia Popoloca. Instituto Nacional de Antropologia e Historia, Serie Cientifica 4, Mexico 1956.

FUCHS Helmuth - El tipo de tripode de Quibor, Venezuela. Sep. de la Memoria de la Sociedad de Ciencias Naturales La Salle, Tomo XVII, No.47, Caracas 1957.

GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Bibliografia Colombiana de Viajes. Editorial A.B.C., Bogota 1957.

GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Don José Manuel Groot. Academia Colombiana de Historia, Editorial A.B.C., Bogota 1957.

JARA Alvaro - Fuentes para la Historia del Trabajo en el Reino de Chile. Tomo I, Tomo II. Ap.del "Boletin de la Academia Chilena de la Historia", No.54,1956, No.55,1957.

KROEBER A.L. - Ethnographic Interpretations, 1-6. University of California Publications in American Archaeology and Ethnology, Vol.47, No.2, Berkeley 1957.

LOTHROP S.K. and MAHLER Joy - A Chancay-Style Grave at Zapallan, Peru. An analysis of its Textiles, Pottery and other furnishings. Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.L,No.1,Cambridge 1957.

RODRIGUES José Honorio - Historiografia del Brasil. Siglo XVI. Publ.No.190, Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1957.

ROSS Waldo - Soledad y Heroismo en la vida de Dios. Ed."Libreria Dominicana", Ciudad Trujillo, 1957.

TORRE VILLAR Ernesto de la - La Batalla de San Jacinto, Nicaragua, 1856. Publ.No.231, Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1957.

VALENZUELA Victor M. - Dos Pensadores Chilenos: Jorge Millas y Waldo Ross. Sep.de la "Revista Dominicana de Filosofia", Universidad de Santo Domingo, No.1, 1956.

VIVANCO Julian - Diccionario Americanista. Tomos I,II,III/IV. Editorial "El Sol", La Habana 1956, 1957.

VIVANCO Julian - Crónicas Históricas de San Antonio Abad de los Baños. T.VI-VII. Editorial "El Sol", La Habana 1957.

****

TABLE DES MATIERES

Mauricio PARANHOS da SILVA: Rondon ..... p. 1

Eugène PITTARD : Paul Rivet ..... p. 5

Hans DIETSCHY (Bâle) (traduction Arnold Kohler) : La Genèse des Collections ethnographiques bâloises ..... p. 7

Marg.PARANHOS da SILVA : Amélie de Beauharnais, impératrice du Brésil ..... p. 16

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE :

Mme Régina WINEZA : Mon séjour chez les Peaux-Rouges du Canada (Montagnes Rocheuses) ..... p. 30

Marcel A.THEVOZ : Mexique (Potiers de Coyotepec - Laque d'Uruapan - La Toussaint à Janitzio) ..... p. 31

Georges LOBSIGER : La conquête du Pérou et la vie coloniale vues et illustrées par un Indien du XVIme siècle ..... p. 32

Mme M.LOBSIGER-DELLENBACH : Visite commentée de: La salle d'Amérique précolombienne du Musée d'Ethnographie ..... p. 33

Georges LOBSIGER : Céramique péruvienne préincasique: I - Portraits et types humains ..... p. 34

Georges LOBSIGER : Céramique péruvienne préincasique: II - Les animaux et les végétaux ..... p. 34

E.AUBERT de la RUE : Aspects de l'Amazonie brésilienne d'aujourd'hui ..... p. 35

Liste des Membres ..... p. 37

Ouvrages reçus ..... p. 39

* * *

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue (Coclé, Panama).